

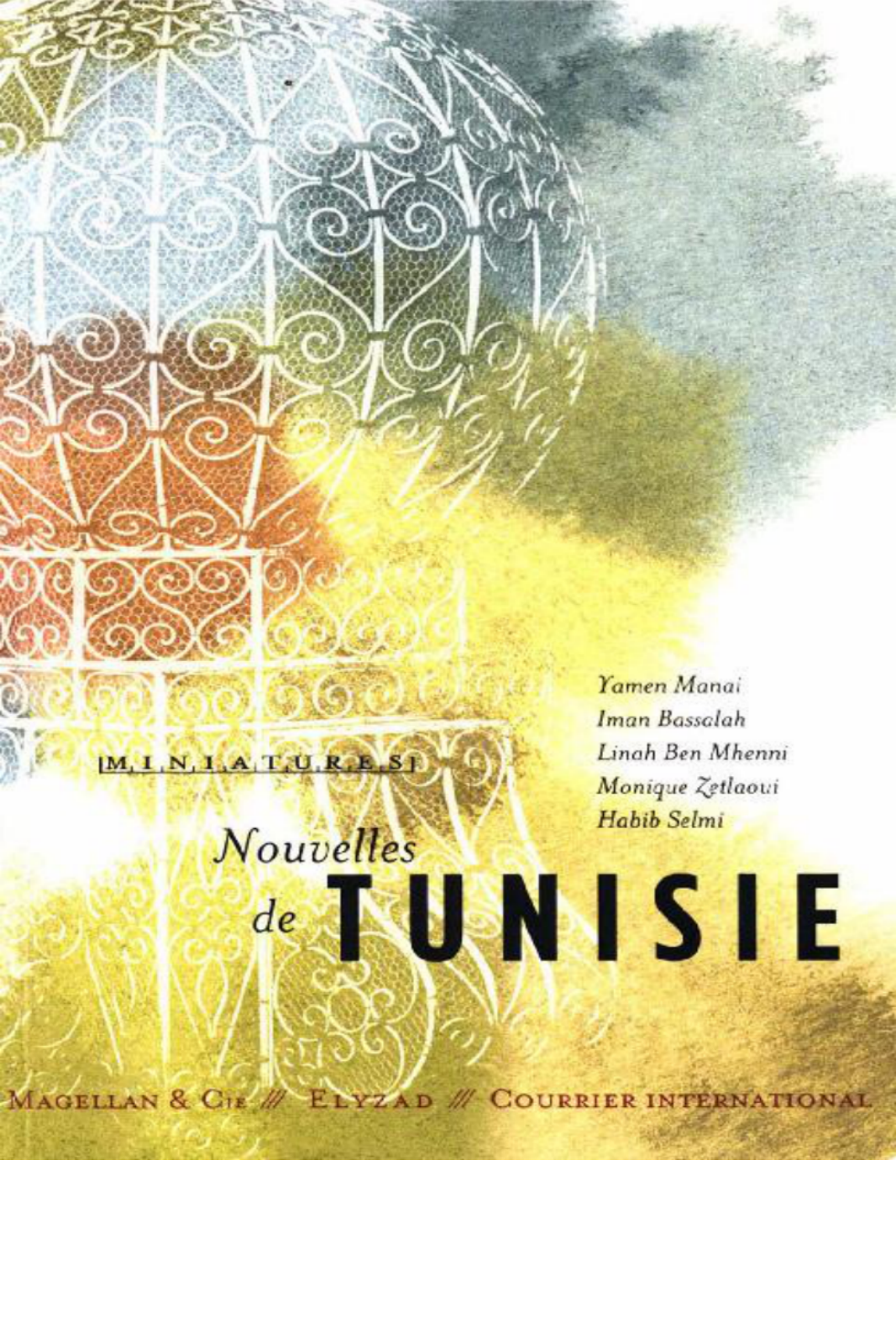


Nouvelles de Tunisie

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



[M I N I A T U R E S]

Nouvelles
de

TUNISIE

*Yamen Manai
Iman Bassalah
Linah Ben Mhenni
Monique Zetlaoui
Habib Selmi*

MAGELLAN & Cie /// ELYZAD /// COURRIER INTERNATIONAL

MINIATURES

NOUVELLES
DE TUNISIE

MAGELLAN & Cie

Avant-propos

«Le 17 décembre 2010, un garçon brun comme les blés, frêle comme un roseau, souriant comme la lune, et aux yeux clairs comme l'eau de certains lacs qu'il n'avait jamais eu la chance de contempler, criant sa détresse et défiant le mal qui assassinait son pays, créa l'espoir chez tout un peuple de jeunes et de moins jeunes. Il leur fit découvrir qu'ils étaient bien capables de dire NON et de s'opposer à leur sort. Ce jour-là, Lina-Leena-Linah-Leenah-La Nôtre n'eut pas à réfléchir et se refusa à toute discussion. Sans hésitation, elle prit son bâton de pèlerin, son appareil photo et partit vers... le sud», écrit Linah Ben Mhenni dans «Le Soleil au cœur», l'une des cinq nouvelles de ce volume. Le «Printemps tunisien», qui est aussi devenu le «Printemps arabe», est également un printemps littéraire. Une aspiration à la liberté de parole et d'écriture, qui ne s'était pas exprimée avec autant de force depuis longtemps, s'est emparée de beaucoup sur un axe allant de Casablanca à Sanaa. Au centre, la Tunisie a ouvert la voie. Et des voix se sont élevées de ce beau pays méditerranéen, trop longtemps réduit à une image de carte postale. Yamen Manai, Iman Bassalah, Monique Zetlaoui, Habib Selmi et Linah Ben Mhenni, évoquent ici, chacun à sa façon, une Tunisie fière de son passé, de sa riche histoire, mais une Tunisie en mouvement.

Pierre ASTIER

LE PAPE ET LE BARBU

par Yamen Manai

1

Dans le pays où chacun avait un surnom, on le surnommait « le pape de Tunis ».

C'était un surnom curieux mais qui avait une certaine légitimité et qui avait été gagné au mérite. Il avait en effet beaucoup de points communs avec le souverain pontife. Il parlait couramment italien et mâchait parfois quelques mots en latin, il gérait bien son business, avait plusieurs fidèles à son obédience et aimait baiser sans capote. Mais même s'il avait vécu un bon moment à Rome, à quelques kilomètres du Vatican, son fief était bien à Tunis.

Il avait de surcroît un nom tout à fait papal : Slim Jib XII.

Slim était son véritable prénom. En arabe, Slim signifie « saint ». Mais ceux qui le connaissaient, comme ceux qui connaissaient le vrai pape d'ailleurs, avaient de sérieux doutes quant à sa sainteté. Cependant, pour diriger son obédience, il ne manquait pas de discernement.

Jib en dialecte tunisien veut dire « ramène ».

XII faisait référence à la douzaine de cannettes de Celtia, la bière nationale. Des cannettes rouges et blanches, effilées, emballées dans un pack qui représente l'unité indivisible de consommation quotidienne chez la plupart des jeunes Tunisiens en manque d'ambitions et de rêves. Était-ce de leur faute s'ils plongeaient dans l'alcool la tête la première, où était-ce la faute du gouvernement qui les abrutissait un peu plus chaque jour passant ? Slim Jib XII ne se posait pas la question, il avait une obédience et des fidèles à gérer, et pas trop de temps pour les interrogations métaphysiques.

Le business papal démarrait à la tombée de la nuit. Alors que le muezzin appelait à la prière depuis le minaret de la mosquée voisine, ses fidèles à lui s'alignaient dans leurs voitures à la queue leu leu, en mode premier arrivé, premier servi. Et dans cette queue se mesurait la diversité du culte dont il était l'emblème. Il y avait des vieilles Peugeot qui ne roulaient qu'à la grâce divine,

et des BM flambant neuves, des Solex et des piétons, et tous allaient à sa rencontre et prononçaient son nom, alors qu'il était installé sur le trottoir, à l'entrée de sa maison, exhalant dans l'air la fumée de son narguilé.

— Slim Jib XII ? lui demanda un fidèle.

— Ça te fera vingt dinars, lui répondit-il en guise de bénédiction.

Slim Jib XII était le marchand d'alcool de contrebande le plus prospère de la banlieue ouest de Tunis. La vente légale d'alcool étant interdite le vendredi, jour saint, et à partir de 17 heures le reste de la semaine, il fallait bien que quelqu'un assure la continuité afin de préserver l'ordre public. Slim Jib XII s'en chargeait avec un véritable sens du devoir.

2

Quelques années auparavant, celui qui ne s'appelait alors que Slim avait quitté les plages de sa terre natale dans une embarcation de fortune pour échouer sur celles d'Italie. Il avait découvert sur place, au bout de quelques jours, que de l'autre côté de la Méditerranée, il ne pleuvait pas de sous, que les blondes à la peau claire ne raffolaient pas spécialement des clandestins en manque d'hygiène et que la bienveillance divine laissait la place à des lois aussi sévères que la mort elle-même.

Il avait fini comme plusieurs dans son cas : guetteur dans les rues pour les trafiquants de drogue, hurlant comme un singe depuis le coin qu'il squattait toute la nuit dès qu'il voyait l'ombre d'un carabinier. Et comme il hurlait mieux que les autres, et qu'en plus, il savait conduire, il avait été promu pilote de Go Fast. Mais dans ce genre de métier, il ne faut pas espérer faire carrière, l'espérance de vie fondant comme neige au soleil. Il l'apprit à son sixième voyage.

Quand les carabiniers l'interceptèrent sur la route de Naples, il était au volant d'un bolide dont le coffre débordait de fines herbes du Maroc. Il avait roulé des heures sans s'arrêter depuis le détroit de Gibraltar, à une allure très peu catholique.

— *Fermi !* lui avaient lancé les carabiniers derrière le barrage qu'ils avaient planté sur la route.

Mais celui qui ne s'était pas encore fait pape n'avait nullement l'intention de s'arrêter et protesta avec élégance :

— *Va fanculo !*

Mais la salve jouée en orchestre l'arrêta net. Les balles crevèrent les pneus du bolide, touchèrent son pied gauche et le firent s'encastrent dans un mur. Le choc contre le pare-brise finit par lui ouvrir le front, le marquant à jamais d'une belle cicatrice, couronnant son crâne rasé et parachevant de parer son corps de bandit.

Il passa des années à la prison de la Santé de Rome qui finirent son

éducation, et à la fin de son séjour, il fut renvoyé à sa banlieue ouest de Tunis, pour laquelle il avait un plan bien précis. Au regard de sa jambe boiteuse, il lui fallait y exercer un métier de pêche.

Ce pays est une cocotte, et j'en serai la soupape, se dit-il.

En une semaine, il forma une bande de jeunes fascinés par son histoire et ses multiples stigmates. Mais ses balafres légendaires ne suscitaient pas uniquement la crainte auprès des jeunes paumés, elles excitaient aussi les fantasmes des jeunes bourgeoises de la banlieue nord de Tunis, et même de certaines prétendues saintes sous leur dalle de tissu.

Il demanda à ses premiers apôtres :

— Qui vend de l'alcool de contrebande dans le quartier ?

— Ali Casper, lui répondit-on.

À la tombée de la nuit, il rendit visite à Ali Casper. Le lendemain, en bon fantôme, Ali Casper disparut, et ceux qui faisaient la queue devant sa maison furent aiguillés vers celle de Slim Soupape, nouveau pourvoyeur du sang du Christ et autres dérivés.

3

La ligne italienne sur le CV de Slim Soupape n'était pas seulement une ligne de prestige, elle était également un gage de qualité. L'organisation qu'il monta pour supporter son business tirait son schéma de ce qu'il avait appris là-bas. Ainsi, il organisa en 3/8 le ravitaillement de son entrepôt qui n'était rien d'autre que sa maison, glissa régulièrement des enveloppes pleines de dinars dans les poches des policiers du quartier, et instaura avec ses apôtres un système de sécurité sociale, payant leurs points de suture quand il s'agissait de défendre leur lieu de culte.

Le 2 avril 2005, Jean-Paul II passait l'arme à gauche et mettait l'Église en émoi. Tous les chrétiens pleuraient leur pape adoré et se demandaient bien par quel autre vieillard ils allaient pouvoir le remplacer. Alors que les télé du monde entier passaient les images de la cheminée du Vatican et que des experts analysaient la couleur de sa fumée, de l'autre côté de la Méditerranée, pour les amis de Slim Soupape, cette succession n'avait rien d'épineux. Ils étaient avec lui comme tous les soirs, eux aussi devant la télé, et n'avaient pas l'air d'accord avec la confusion ambiante :

— Moi je dis : il est temps que tu passes Pape, Slim Soupape, suggéra Féthi, le plus francophone de la bande.

L'idée reçut tout de suite les acclamations des têtes arrosées. Slim s'agenouilla devant ses apôtres, fut aspergé de bière et proclamé « Pape de Tunis ». Slim Jib XII était au final un nom papal qui coulait de source.

La prospérité du business papal rejaillit sur tout le quartier. Deux vendeurs de fruits secs et de tabac s'installèrent à proximité, un mécanicien spécialisé

dans la restauration rapide des Solex ouvrit un garage au coin de la rue, ainsi que des spécialistes de grillades d'on ne sait trop quel mammifère qui profitaient de la fringale des bourrés.

Les jeunes soûlards buvaient partout où un cul pouvait se poser. Ainsi, à des heures et depuis des endroits improbables, on pouvait entendre leur voix portée par la douceur d'un pays qu'ils pensent mériter. Dès que l'alcool chatouillait leurs quelques neurones déjà imbibés de la veille, ils se lançaient alors dans de formidables chorales. De *Wahrane* de Cheb Khaled à *La Bohème* de Charles Aznavour, ils savaient tout mal chanter, y allant toujours à voix haute pour ne rien cacher à ce monde de leur talent insoupçonné. Les cannettes finissaient vides là où elles avaient été bues, sur les trottoirs, sur les plages, et parfois même dans les jardins des écoles. Quand arrivait le petit matin, les chants se transformaient en ronflements sonores. À entendre ses fidèles chanter ou ronfler, le pape se réjouissait. Il était bien prophète en son pays.

4

Janvier 2011.

Il est bien connu que la peur rend solidaires même les animaux. Sous les yeux incrédules de son pape, Tunis suivit l'arrière-pays et sortit réclamer la tête du dictateur qui ne prenait pas une ride, de sa femme experte en magie noire, et de sa belle-famille aussi affamée qu'une nuée de sauterelles. Le monde saluait la jeunesse qui avait bravé les obstacles, et qui avait su mettre à profit ses téléphones portables, soutenue dans son élan par un groupe d'anonymes qui voulaient changer la face du monde à coup de virus informatiques. Mais Slim Jib XII, en grand expert social rattaché à cette jeunesse, avait sur la révolution une opinion bien arrêtée :

— Même un chien muselé, battu et affamé pendant vingt ans, finit un jour par aboyer, dit-il à Féthi avant de bénir un jeune qui succédait à un autre.

Le couvre-feu instauré par l'armée suite aux troubles post-révolutionnaires n'affecta en rien son chiffre d'affaires. Et ce n'est pas le blindé rempli de soldats qui s'était installé en face du méchoui des mammifères qui allait le perturber.

À vrai dire, Féthi n'en avait rien à foutre de tout ce tintouin, mais il y a des nuits où il fait bon parler de tout et de rien.

— Tu penses que la révolution ne va rien changer ?

— Elle changera le prix des choses, et c'est tant mieux pour nous, répondit-il.

Sa décontraction resta la même alors qu'il observait les deux soldats qui, depuis leur blindé, prenaient sa direction.

— Slim Jib XII ? lui demanda le plus gradé des deux.

— En chair et en os, répondit le pape en le dévisageant sans crainte aucune.
— Alors Jib XII pour moi, et Jib XII pour lui, demanda-t-il.
— Ça te fera vingt dinars, mon général. Exceptionnellement ce soir, il y aura une tournée pour moi.

Les deux militaires levèrent leurs casquettes en guise de reconnaissance. Pendant que le pape encaissait, Féthi partit chercher les deux packs bien glacés :

— Et vive l'armée tunisienne, bouclier de la patrie ! cria-t-il.

Slim les regarda regagner leur blindé et lâcha :

— Tu parles d'un bouclier !

L'hélicoptère qui survolait le grand Tunis et qui terrorisait les bonnes femmes et les enfants avec ses battements d'hélice passa au-dessus de leur tête.

— Je parie que si je vise bien, je pourrai l'abattre avec une cannette, lança le pape, confiant.

— Tu aurais tort, rétorqua Féthi, une cannette est meilleure quand elle est vendue.

— Tu n'es pas mon bras droit pour rien, je te fais cardinal !

Mais le prodige vint d'en haut. Du même hélico qui les survolait, une cannette vide fut jetée et se fracassa sur le sol à quelques pas du pape et de son cardinal. Les deux hommes se regardèrent :

— Ça, c'est un bon présage, conclurent-ils ensemble en hochant la tête.

5

Comme tout pape, Slim Jib XII n'avait raison qu'à moitié. Le pays connut son lot de changements et ces changements n'étaient pas seulement relatifs aux prix des choses. À l'image de plusieurs révolutions partout dans le monde et à travers l'histoire, des Bolchéviques aux Cubains en passant par les Iraniens, des barbes poussèrent sur certains visages, comme si les hommes se devaient de se négliger pour démontrer qu'ils étaient bien préoccupés par un idéal. Un idéal qu'ils avaient souvent du mal à définir pour eux-mêmes, ce qui ne les empêchait nullement d'en dicter les principes aux autres. À côté d'eux, traînaient des bipèdes indéfinis, emballés dans des bouts de tissus obscurs et qui n'émettaient aucun son, signe ou signal.

Kamal al Montassar aimait sa barbe et se plaisait à raconter les vertus fantastiques d'une telle pilosité. Il prétendait, en citant le prophète qu'il côtoyait dans ses songes, que la barbe des croyants abritait des anges qui s'amusaient à jouer entre les poils, comme faisait Tarzan dans sa savane avec les branches des arbres sous le regard des singes épatés par ses innombrables prouesses. Ce qui était sûr, c'est que sa barbe abritait des bêtes beaucoup plus profanes qui se faufilaient jusqu'à sa peau et le piquaient avec tant d'amour

qu'il s'en giflait en jurant.

Mais dès qu'il roulait son joint de haschich, Kamal oubliait les bêtes et leur assaut et naviguait avec aisance dans l'univers du Seigneur comme le faisait en son temps le grand Bob Marley dans l'univers du Jah. Il en fumait une dizaine par jour, un avant chacune des cinq prières obligatoires et un avant chacune des trois prières surérogatoires.

Le plus souvent, Kamal al Montassar priait à la mosquée. Les yeux bien rouges, il arrivait dès que le muezzin appelait depuis son minaret. Dans la salle d'eau, antichambre de la salle du culte, il refaisait deux à trois fois le *Woudou*, rituel préalable à toute prière, car comme tout bon shooté, il était incapable de se rappeler avec exactitude ce qu'il avait fait durant les minutes qui précédaient l'instant qu'il vivait. Une fois certain de sa propreté, il s'agenouillait de longues minutes devant le Créateur Tout-Puissant. Bien *stone*, il entamait alors une ascension spirituelle qui se heurtait souvent au plafonnier de la mosquée déjà haut de deux mètres. Le front collé pendant de longs moments à même le sol, il lui arrivait de s'oublier et de s'adonner à des mini siestes où on l'entendait ronronner comme un chaton caressé par la bienveillance divine. Quand il se réveillait, il récitait les versets du Livre sacré et mélangeait sans peine ni difficulté les différentes sourates. Après tout, la nourriture spirituelle est à l'image de la nourriture terrestre, peu importe l'ordre du manger, tout finit mélangé dans le grand estomac céleste où se compilent toutes les paroles, et en ressort pure lumière sans merde aucune.

La marque qu'il avait sur le front à sa sortie de la mosquée était, en plus de sa barbe, son autre motif de fierté et l'ornement essentiel à son physique de croyant. De cette marque allait jaillir la lumière qui lui permettrait de regagner le paradis le jour du jugement dernier, comme la lampe d'un minier qui tâte le droit chemin dans des ténèbres souterraines.

6

Contrairement à ce qu'on peut penser, Kamal al Montassar n'avait rien contre les nouvelles technologies, au contraire. Grâce à Facebook, monture de la révolution, il avait retrouvé la liberté bien avant l'heure.

Avant d'être mis sur le droit chemin par des frères pieux qui partageaient sa cellule pour vol, viol et autres aléas de la vie, Kamal al Montassar tirait une peine de sept ans pour association de malfaiteurs et vente de produits stupéfiants. Au moment du soulèvement populaire de janvier 2011, et obéissant à des consignes dictées, les gardiens de plusieurs prisons en avaient ouvert les portes, terrorisant la population et leur faisant presque regretter le temps révolu d'un régime qui avait placé au cours de son règne un policier bien dodu à l'entrée de chaque quartier.

Mais il fallait bien entendu une *fatwa* pour encadrer l'utilisation de ces

nouvelles technologies, le sujet étant suffisamment grave et méritant une réflexion profonde, menée par quelques imams saoudiens bien éclairés par le pétrole qui surabondait dans leurs cerveaux.

Ainsi, la connexion à Facebook par les bipèdes indéfinis devait se faire en présence de leurs barbus, et il ne leur fallait surtout pas cliquer sur le bouton « J'aime » à propos du *post* d'un producteur de testostérone. La dimension cellulaire du téléphone portable était quant à elle plus problématique. En effet, par la référence à cette unité biologique, cette technologie renvoie indéniablement au spermatozoïde et à l'ovaire, et aux activités peu recommandables qui leur sont associées. Ainsi, les bipèdes indéfinis ne devaient pas communiquer à travers cet outil avec un producteur de testostérone autre que leurs barbus, par peur d'être fécondés par les ondes, comme le fut probablement la Vierge Marie en son temps.

Kamal al Montassar ne s'était pas encore trouvé de bipède indéfini à sa mesure, mais il ne désespérait point. En attendant, il avait repris son ancienne activité de dealer de haschich, aidé en cela par un téléphone cellulaire et un compte Facebook qui comptait de jour en jour des dizaines de fans supplémentaires. À la différence de l'alcool, le haschich n'étant pas répandu du temps du prophète, et il n'y avait rien d'explicite dans sa parole ou la parole qui lui fut révélée qui traitait de la question. Il fallait une *fatwa* sur la consommation. Pour celle-ci, il n'était pas nécessaire de chercher la science provenant de la péninsule arabique. Celle de l'île de Jamaïque faisait parfaitement l'affaire. Aujourd'hui, Kamal al Montassar dealait avec la conviction d'être béni par le Bon Dieu.

7

Kamal al Montassar s'autoproclama Al Montassar à sa sortie du cachot.

Kamal était son vrai prénom et ça tombait bien. En arabe, Kamal veut dire perfection. Dans son immense générosité, le Bon Dieu en dota certaines de ses créatures, élues par rapport aux autres. Kamal faisait sans doute partie de ce lot.

Al Montassar veut dire « le vainqueur ». Kamal avait la conviction que d'ici quelques mois, il serait dans le camp des vainqueurs, en voie d'expansion comme les lapins de Fibonacci. Jérusalem serait alors libéré par une guerre sainte menée à dos de chameaux et à coups de sabre et de flèches bien taillées, et le monde découvrirait comme lui le droit chemin et le véritable sens de la vie. Les hommes auraient tous des barbes où les anges joueraient sans relâche et les diablesses disparaîtraient complètement au profit des bipèdes indéfinis qui tourneraient autour d'eux par quatre pour chacun comme les satellites de Jupiter.

Mais fallait-il encore éradiquer certains maux, chose facile avec la

bénédiction du Tout-Puissant : l'alcool et l'art, le breuvage du diable et ses excréments. Les artistes étaient une proie facile et les brutaliser pendant leurs manifestations était un exercice à la fois fondamental et nécessaire. Un coup de tête volcanique à un peintre pendant son exposition, une claque volante dans la gueule d'un homme de théâtre avant le lever de rideau, un formidable coup de pied dans les fesses d'une chanteuse sataniste à l'entrée de la radio, voilà des petits plaisirs à consommer sans modération. Il guettait les rubriques culturelles dans les journaux, riches d'un paragraphe ou deux lors des jours fastes, se renseignait sur les événements à venir et s'y rendait avec quelques autres barbus fidèles à sa cause et à son herbe. Il jubilait alors en voyant les artistes courir dans la rue en plein jour, sous l'assaut de ses camarades aux drapeaux noirs flottants. Ils essuyaient torgnoles, crachats et insultes, tombaient et se relevaient devant les passants et les policiers qui regardaient souvent sans intervenir. Personne ne se reconnaissait dans ce qu'ils faisaient, vu que la plupart ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Tout ce qu'on savait d'eux, c'est que c'étaient des gens qui ne croyaient pas en Dieu, qui vivaient en concubinage et qui buvaient en plein jour. Une bonne rouste ne pouvait que leur faire du bien.

Restaient alors les soûlards de la nuit. Sur le chemin du Salut, et à quelques quartiers du sien, se dressait un pape dont il avait entendu parler. Un pape, à Tunis ? Et puis quoi encore ? Sa peau était hallal, et il comptait bien l'avoir.

8

Le pape ne connaissait le barbu ni de visu ni de réputation. Alors que l'un sortait de prison à Rome, l'autre faisait son entrée à celle de Bouchoucha^[1]. Alors que l'un démarrait son business, l'autre le suspendait le temps de découvrir les mystères des anges joueurs. Mais après la révolution, tous les loups terrés se retrouvèrent dans la même et unique jungle, et la chefferie de la meute devenait un combat inévitable.

Le cardinal en fut la première victime. C'était un vendredi. Comme d'habitude, en début d'après-midi, Féthi partit avec la petite camionnette papale pour ravitailler le dépôt. Les fidèles allaient affluer en manque d'élixir, vu que la vente légale était interdite à l'occasion de ce jour saint. Sur le chemin du retour, alors qu'il passait pour la énième fois sous un petit pont à l'entrée de sa banlieue, un gros caillou s'abattit sur son pare-brise, l'éclatant en mille morceaux et l'obligeant à freiner sec.

Le visage ensanglanté par les multiples éclats de verre, le cardinal sortit de la voiture avec une bien mauvaise mine :

— C'est quoi ce bordel ? pesta-t-il en s'essuyant.

Mais il se rendit compte qu'en s'essuyant, il ne faisait qu'aggraver ses blessures.

Le sang coulait, couvrait ses yeux et gouttait de sa bouche. Il ne voyait plus trop, plus beaucoup. Mais il entendait encore assez bien. Il entendait le bruit des pas qui s'approchaient de lui, et se jeta sur ce qui lui semblait être une épaule. Il sentit sur ses blessures des poils de barbe aussi durs que les éclats qui l'avaient transpercé.

— Aide-moi mon frère !

— Que Dieu soit loué mon frère !

La douleur qui habitait son visage se déplaça immédiatement vers sa poitrine, plus aiguë et plus intense. C'est là que le cardinal comprit que le frère qui devait l'aider était en train de lui travailler les côtes avec une lame bien aiguisée.

9

Au grand dam de ses fidèles, le pape ferma la boutique plus tôt que prévu ce vendredi-là. En manque de bière et de vin, il ne put satisfaire que les premiers arrivés et passa le restant de la soirée à pester contre son cardinal.

— Où es-tu passé, bâtard ? fulmina-t-il en tentant de le joindre une fois de plus sur son téléphone hors ligne.

Plus les heures passaient, et plus la rage du pape se transformait en inquiétude. Avant de voir monter dans le ciel son étoile du Berger, il envoya ses hommes ratisser le grand Tunis. Les nouvelles ne tardèrent pas. À côté du grand lac, on avait trouvé la camionnette papale, vide de sa cargaison, couverte de verre et de sang. Plus haut, au zoo du Belvédère, le corps du cardinal gisait sans vie à côté de la cage du seul lion du pays, vieux et ne rugissant jamais. Selon les ordres du clergé, la voiture fut balancée dans l'eau du port de La Goulette. Et le corps fut ramené tel qu'il était. Le pape, meurtri, voulait mener sa propre autopsie.

On l'allongea dans le dépôt des bières qu'il passait sa vie à vendre, on l'entoura de bougies blanches et d'encens, et on récita les versets funèbres pour bénir son âme de croyant. N'avait-il pas, de son vivant, répété à souhait, conscient ou radotant le refrain d'une chanson, qu'il n'y a de Dieu qu'Allah et que Mahomet était son prophète ?

Slim Jib XII n'avait pas l'habitude de pleurer ses morts et ses amours. Mais il avait les yeux bien humides quand il vit la face esquinée de son ami et sa chair déchiquetée. Il le déshabilla et constata ses larges blessures. Il tâta son abdomen et en comprit la profondeur.

— Quel boucher t'a eu ? s'alarma-t-il. Un couteau n'irait pas aussi loin chercher les organes.

Contrairement au meurtre au couteau, le cardinal n'était pas mort de

l'hémorragie qui avait suivi les poignardements. Les coups portaient déjà la mort. Il pensa à un sabre.

Les poings du cardinal étaient serrés comme les poings d'un boxeur, ce qui est commun quand s'abat soudain la fatalité. Le pape s'employa à les déraïder et à les desserrer peu à peu. Après quelques minutes, les doigts s'assouplirent et les paumes des mains s'ouvrirent comme un lotus. Il y avait des poils longs et frisés.

— On dirait des poils de cul, commenta Béchir qui se tenait à côté.

Béchir en arabe veut dire : « Celui qui annonce les bonnes nouvelles ». Mais cette nuit-là, c'était bien lui qui trouva et ramena le corps sans vie du cardinal.

Le pape hocha la tête en signe que non. Il avait tout compris. Ce qu'il voyait sans trop le craindre l'avait au final touché sans prévenir et avec violence là où il pouvait avoir le plus mal. Son cœur criait vengeance.

— Presque.

Il avait le visage amer, le regard déterminé.

— Préparons-nous, des jours sombres nous guettent.

LES FLEURS DE POIS

par Iman Bassalah

« Gisèle ! Gisèle ! Réveille-toi, c'est le jour du marché ! »

Gisèle ouvrit un œil mal assuré, puis elle poussa sur ses coudes pour se rehausser sur les oreillers. Son voisin Hédi était devant son lit.

« Qu'est-ce que tu fiches ici ? » lui lança-t-elle en remontant ses couvertures jusqu'au menton.

Gisèle avait décidé qu'il faisait toujours froid et humide chez elle, au cœur du plus aride des champs d'oliviers.

« J'ai des rhumatismes partout et tu viens m'effrayer. Il n'est même pas midi ! »

Hédi ouvrit la fenêtre pour regarder le ciel. Il ne portait jamais de montre.

« Non, il est midi passé, et tu as dit qu'on irait au marché. »

Gisèle referma les yeux, plissant les paupières de toutes ses forces l'une contre l'autre. Elle voulait montrer à Hédi qu'elle baissait le rideau pour la journée.

Hédi hésita, puis il sortit. Puis il revint :

« Allez, Gisèle, ça te fera du bien ! Et je dois acheter de l'avoine pour les bêtes.

— Dis-moi alors pourquoi tu persistes à m'appeler Gisèle, alors que tu sais que je m'appelle Jeanne. »

Le vieil homme ne répondit pas. Il savait que sa Gisèle racontait partout au marché qu'il l'appelait Gisèle parce qu'il en avait aimé une, quand il était encore à l'âge des passions. Il ne voulait pas la contrarier, ni lui mentir. Il savait que Gisèle l'aimait.

« Je ne sais plus.

— Va-t-en alors ! Trouves-en une autre pour t'emmener au marché. »

Hédi baissa la tête, et s'en alla pour de bon, cette fois. Il l'aimait bien, Gisèle. Mais comme on aime quand on est tout seul et qu'on veut rester tranquille. Ils habitaient tous les deux, chacun dans sa maison, dans ce coin reculé du nord de la Tunisie, au pied du djebel Ghorra. La seconde maison,

celle où vivait Gisèle, appartenait aussi à Hédi. Elle l'avait supplié de la lui louer, un jour qu'elle passait par là, dans une voiture bien trop chargée. Hédi, qui avait été céramiste dans la région de Nice, n'avait jamais passé son permis de conduire. Il commençait à avoir peur de mourir sans aucun secours, et il accepta bien vite, sans même se demander ce qu'une vieille blonde, accompagnée de ses deux chiens, pouvait bien vouloir faire de son lopin de terre.

Un autre jour, bien plus tard, il lui avait demandé ce qui l'avait menée là. Ils avaient pris l'habitude de boire un café ensemble derrière la maison, au moment du coucher du soleil. La Moka prenait son envol sur les braises du charbon, entre trois pierres.

« Je veux mourir ici, au milieu des champs d'oliviers. Et tu m'enterreras toi », avait-elle répondu sans émotion apparente, le regard dur. Pourtant, sa paupière tremblait.

Les paupières de Gisèle précisaient toujours mieux ses sentiments que ses yeux.

Hédi avait l'expérience des êtres fatigués de la vie, et il savait qu'elle ne plaisantait pas. Les jours suivants, il réfléchit à cette demande, très sérieusement, sur ses aspects humains, techniques, administratifs. Le septième jour, il frappa à la porte de Gisèle très tôt le matin, après la prière de l'aube. Ce qui la mit de mauvaise humeur.

« Tu as tort de maugréer, j'avais une bonne nouvelle pour toi », lui hurla-t-il au bord des larmes, souffrant soudain d'obtenir si peu de reconnaissance de toute la tension qu'il avait mise dans cette semaine de réflexion. Il y avait toutefois retrouvé un peu de sa vie d'avant quand, emmuré avec lui-même dans son atelier peu fréquenté, il agitait les grandes questions de l'existence. En ce temps-là, armé de bonnes jumelles militaires, il pouvait déchiffrer une peinture rupestre de la vallée des Merveilles représentant un être qui levait les bras au ciel. Il n'avait pas besoin de se déplacer pour la reproduire sur un vase.

Dorénavant, il se trouvait entre deux vides : la porte fermée de Gisèle qui, malgré tout l'amour qu'elle avait pour lui, ne savait rien ouvrir en grand quand il en avait le plus besoin ; et la montagne, si ferme dans son silence.

Il pleurait assis dans son champ de pois, quand Gisèle posa une main amicale sur son dos.

« Excuse-moi, Hédi. Je t'ai ignoré alors que tu voulais être gentil, et maintenant tu as de la peine. Tu sais que la nuit, je suis encore dans mes démons. Je n'ai ni tes prières, ni ta bonté pour m'aider, moi. Chaque matin, il faut que je trouve une seule bonne raison pour me lever. Et le plus souvent, à part l'idée de voir ta pomme, je n'en vois pas. Mais même celle-là, il faut du temps pour la laisser venir, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de ça à nos âges ?... Quand tu habitais en France, pourquoi n'es-tu pas venu à Carcassonne ? Tu te serais forcément arrêté devant ma maison, là-bas. C'est l'une des plus vieilles. Et moi je t'aurais vu par la fenêtre, puis je serais descendue t'ouvrir la porte pour te faire visiter les tourelles. Parce que tu

m'aurais plu.

— Plus vieille que toi ?

— Un tout petit peu plus », lui concéda Gisèle, heureuse de sa rêverie.

Satisfait d'avoir détourné la gêne, Hédi réfléchit à ce que Carcassonne évoquait pour lui. Une carte postale de cité médiévale qui pouvait aussi bien être Saint-Malo. Enfin, il répondit :

« À cause de la langue d'oc. J'avais peur de ne pas comprendre des gens qui parlent encore la langue des chevaliers. Comment dit-on : « Donnez-moi un kilo de fraises » en langue d'oc ?

Gisèle se mit à rire, très fort, très longtemps, ce qui entraîna Hédi. Elle lui posa un gros baiser sur sa maigre joue.

« Qu'est-ce que tu voulais me dire, ce matin, de si bonne heure ?

— Si tu es sûre que tu ne veux pas être enterrée à Carcassonne, c'est d'accord pour que je t'enterre dans le champ d'oliviers. J'ai même choisi sous lequel. Tu veux voir ?

Gisèle fit une drôle de mine. Elle ne voulait pas. Hédi ne comprendrait décidément jamais rien.

— C'est ça que tu voulais me dire ?

— Oui. Tu réponds ?

— Je ne veux pas être enterrée à Carcassonne. Personne ne viendra me voir là-bas.

— Et ici, qui viendra ? Personne ne saura où tu es enterrée. À part moi, si je ne disparaissais pas avant toi.

— Au moins je ne serai pas triste comme aujourd'hui. Je me dirai : ils ne savent pas où je suis. Et toi, Hédi, pourquoi veux-tu être enterré ici, au pied du djebel Ghorra, alors que tes enfants sont en France ?

— Parce que je sais que ça les fera revenir. Les enfants de Tunisie viennent toujours honorer leurs ancêtres morts. Ils lèveront la tête. Ils verront les chênes zéens, les chênes kermès, les chênes-lièges, et ils diront : "Il était beau, le monde de papa." »

Les petites chèvres jouaient et couraient devant eux, elles entraient dans les étables, ressortaient, se poursuivaient, grimpait aux arbres, venaient quémarder dans la main de Gisèle et de Hédi, puis repartaient plus libres encore. Hédi se leva péniblement et courut chercher son cahier des naissances. Il n'était plus à jour dans la tenue des cahiers de sa ferme. Deux petites jumelles étaient nées la veille, ce qu'auparavant il s'empressait de noter en rouge, ajoutant avec une grande précision leurs signes distinctifs. Il avait aussi des cahiers pour les animaux qu'il soignait.

En revenant, alors que le soleil montait haut dans le ciel, et que la nature offrait une sérénité à perte de vue, il fut saisi d'une immense joie. Gisèle regardait au loin, vers les palmiers qui fleurissaient la plaine, avec une paix qu'il ne lui connaissait pas. Ses yeux bleus pailletés de miel, d'ordinaire immuables, volaient avec les oiseaux. Il s'approcha doucement, pour ne pas

l'effrayer.

Elle s'allongea soudain, brassant la terre des deux mains, avec le mouvement d'un papillon.

« Je suis heureuse, Hédi. Nous allons vivre, maintenant, avoir plein de projets ensemble. »

L'euphorie n'avait pas duré. Dès le lendemain, Gisèle était retombée dans cette neurasthénie qu'elle avait greffée sur elle. C'était bien Horace qui avait dit : « Quand tu voyages, c'est toi-même que tu emportes » ? s'était demandé Hédi, qui avait gravé des phrases célèbres sur une commande d'assiettes, en constatant une fois de plus que le dépaysement n'avait pas une action bénéfique longue sur les âmes malades. Il avait pourtant décidé de rendre Gisèle heureuse. Les matins où elle n'ouvrait pas les volets, où elle subissait le soleil comme un vampire, il savait que ce serait dur et il invoquait l'esprit de sa défunte mère pour l'aider à trouver de ces choses qui font rire les femmes.

Le jour où elle n'avait pas voulu se lever malgré la promesse faite de l'emmener en voiture au marché, il savait qu'il valait mieux s'arranger pour que sa journée à lui soit pleine d'anecdotes à raconter quand il rentrerait, le soir, les bras chargés de ce qu'il pensait pouvoir lui faire plaisir.

Car Gisèle ne sacrifiait jamais au rite du café du soir.

Il gravit donc le djebel Ghorra avec sa canne de pèlerin taillée dans une branche épaisse. Il voulait arriver au sommet avant les grandes chaleurs. Il ferait une pause à mi-chemin, à l'ombre, auprès de la sublime cascade où il se baignerait vêtu : ses vêtements seraient secs en moins d'une heure, juste le temps de rester au frais avant d'arriver.

Arrivé sans grand-peine à la cascade, il vit que l'eau s'était frayé un passage dans la dalle rocheuse du plateau en surplomb. Elle avait creusé un trou dans la pierre et, à travers cette cavité, elle tombait avec une grande puissance. Elle rencontrait d'abord une plateforme, d'où elle rebondissait pour s'élancer plus loin et arriver au sol. Là, elle donnait naissance à un petit torrent qui gagnait la plaine. À côté de la cascade, et collée contre le rocher à une certaine hauteur, on remarquait une construction romaine, une sorte de maisonnette. Intrigué, il s'approcha encore. Il lui semblait entendre des larmes d'enfant. Il tendit l'oreille. C'était un tout petit marcassin qui semblait avoir été effleuré à l'oreille par une balle qu'il trouva près de lui.

Hédi s'approcha pour lui murmurer : « Ce n'est pourtant pas la saison de la chasse en ce moment. Les gens ont faim, ils ont dû te tirer dessus pour te manger, petit animal. Au prix de la viande aujourd'hui ! Plus du salaire journalier d'un ouvrier, tu te rends compte ? Et comme tu n'es pas tout à fait un cochon... Toi, tu te nourris de glands, de graines et de racines, et tu es barbu comme un sage. Je vais t'emmener avec moi, Gisèle va s'occuper de toi ». Il le blottit dans la capuche de son manteau maure en lin, et continua son ascension admirant çà et là la beauté de la montagne et rendant maintes louanges à la Création.

Ali l'attendait tout en haut, dans son nid d'aigle. Assis devant le pas de sa porte, il égrenait son chapelet, en remontant de temps à autre son pantalon bleu ouvrier qui lui tombait sur les doigts de pied. Les oiseaux de proie tournoyaient au-dessus de la chaumière qu'il avait construite de ses mains d'ancien fabricant des briques de l'Oasis : deux tiers d'argile blanche, un tiers d'argile rouge et de l'eau. Ils semblaient dérouler une momie invisible avec leurs griffes suspendues. Mais comme rien de mauvais ne tombait jamais du ciel dans l'assiette d'Ali, alors il s'en fichait.

« Salut à toi, Hédi ! Tu en as mis du temps à monter, cria-t-il en voyant progresser vers lui son ami tout essoufflé. Encore quelques cailloux à escalader et tu es là, courage ! »

Hédi reprit un instant son souffle pour répondre sans avoir l'air de rendre l'âme.

« Salut à toi, le Vieux de la Montagne^[2] ! »

Ali lui tendit la main pour l'aider, puis ils s'assirent côte à côte. Ali tendit une écuelle d'eau du puits à Hédi et attendit pour lui parler. Ce fut Hédi qui parla le premier :

« Je ne sais pas comment tu fais pour vivre ici tout seul. Tu ne t'ennuies donc jamais ? »

Ali haussa les épaules. Hédi sortit le petit sanglier de sa capuche. Ils le prirent dans leurs mains en silence, chacun à leur tour ; une grande tendresse éclairait leur visage. Ali lui donna un peu d'eau.

« Hédi, tu ne veux pas me le laisser ? Il me tiendrait chaud à la tête, dans mon lit. Je m'en occuperai bien et je te le rendrai plus tard. Il fait un froid terrible la nuit ici, tu sais. J'ai beau rembourrer toute ma literie avec de la laine de mouton, je ne sors jamais vraiment de ma migraine. »

Hédi considéra l'animal, puis Ali, et secoua la tête :

« Je ne peux pas, je dois l'apporter à Gisèle, il faut que je lui change les idées !

— Mais elle a déjà deux chiens ! rétorqua Ali.

— Ce n'est pas pareil. Lui, c'est un bébé, elle va se sentir obligée de s'en occuper. »

Il marqua un temps, puis hocha la tête pour asseoir cette pensée :

« Toutes les femmes sont comme ça. »

Ils déjeunèrent ensemble de viandes qu'Ali avait fait sécher au soleil, au grand plaisir des abeilles, accompagnées de semoule blanche, de pois chiches et de carottes à l'ail. Après la sieste, qu'ils firent à même le sol, le chapeau de paille rabattu sur le visage en guise de protection, Hédi se leva, salua Ali en l'embrassant sur les épaules, puis se dirigea vers le cheval de son ami, plus maigre que Rossinante. C'était pour ça qu'Hédi était monté ce jour-là, pour récupérer le cheval flanqué de paniers à la selle, et aller sur son dos jusqu'au marché, qui restait ouvert tard. Il voulait que Gisèle soit ébahie par sa performance. Peut-être aussi, qu'elle ne se sente pas aussi indispensable, elle et sa voiture. Ça la forcerait à davantage de gentillesse quand elle n'en avait

pas envie.

Il rentra tard. Il avait beau guider le cheval pour qu'il reste sur le côté, à l'orée de la plantation des arbres orientés nord-sud, le jour déclinait à une telle vitesse qu'il craignait de finir la route dans le noir. Il crut à un mirage quand il vit quatre oliviers se déplacer au loin, ensemble, à une vitesse considérable. Mais quand les oliviers débarquèrent sur la route, il comprit qu'ils voyageaient debout à l'arrière d'un camion, prêts à honorer un autre champ. Les palmiers, qui devenaient noirs à l'horizon, prenaient aussi des airs effrayants, comme les arbres ensorcelés des contes. Leurs régimes de dattes, suspendus sous leur chevelure en pommeau, semblaient des essaims de bêtes malfaisantes. Hédi retrouvait les angoisses de son enfance devant cette nature qui s'animait avec la nuit. Sa mère l'envoyait chercher du lait chez une vieille fermière. Il lui fallait traverser la piste, et il craignait de se trouver face à un serpent. Ne disait-on pas qu'un descendant du légendaire serpent d'Utique sillonnait la région, à la nuit tombée, cherchant sa nourriture ? Hédi chantait très fort contre la peur, il avait ouï-dire que le bruit éloignait les reptiles. Que chantait-il, déjà ? Ah oui, une chanson populaire que ne manquait pas d'interpréter sa mère, dès qu'elle se mettait en action derrière les fourneaux. Quelques bribes lui revenaient maintenant. À un moment, ça disait : « Notre dîner (bis), est fait d'un plat de petit pois, merci ô petite mère très tendre. » Puis, plus loin : « Il vient, il frappe à la porte avec son sabot, je lui dis... » Son souvenir s'arrêtait là.

Il arriva éreinté au petit hameau que constituait sa maison, celle de Gisèle et le puits. Il fut surpris de la voir danser au milieu de bougies qu'elle avait plantées en rond autour d'elle. Elle avait quelque chose sur la tête qu'il ne distinguait pas bien. Quand elle l'aperçut à son tour, elle courut vers lui et s'agrippa à son cou.

« Oh, mais tu as monté le cheval aujourd'hui ! Fais voir ce que tu as dans tes paniers ! Tu m'as rapporté les figues de barbarie à la peau rouge que j'adore ? Tu aimes ma couronne de fleurs de pois ?

— J'aime ta couronne de fleurs de pois, parce qu'elle sent meilleur que ton haleine. Où as-tu trouvé de l'alcool ?

— Je l'ai fabriqué.

— Menteuse !

— Je suis allée l'acheter.

— Tu vas acheter du vin et tu ne m'emmènes pas au marché ?

— Je croyais que tu n'étais pas religieux.

— Ce n'est pas la question, tu le sais bien.

— Tu vas encore pleurer ?

— Oui. Je suis triste, et fatigué. Tu ne te rends pas compte de la route que j'ai faite aujourd'hui. Je te laisse.

— Prends-moi dans tes bras.

— Non, si tu avais le regard moins ivre, tu verrais que je protège un être tout doux qui ne demande que ton affection de vieille bique. »

Il rentra nourrir le marcassin à l'aide d'un biberon qu'il avait acheté à la pharmacie et ne répondit pas à Gisèle qui tambourinait à sa porte sans discontinuer, l'invitant même à venir regarder un film dehors. Elle savait qu'il adorait quand elle plantait la télévision sous les étoiles, à l'aide de deux rallonges, et qu'ils s'asseyaient ensemble sur des peaux de mouton calées contre un arbre épais. Hédi ne manquait pas alors de rappeler à Gisèle, à chaque scène un peu chaleureuse entre un homme et une femme, le temps où elles étaient censurées à la télévision tunisienne.

« Viens Hédi ! Il y a un vieux Fernandel, *Les Vignes du Seigneur*, doublé en arabe. Allez, viens, quoi, ça va être drôle ! »

Hédi tressaillit.

« Je t'interdis de le voir !

— Pourquoi ? T'es devenu fou ?

— Non, Gisèle... D'abord, un Fernandel, c'est toujours bien trop vieux.

— Ah...

— Ça remue des souvenirs.

— Tiens donc !

— Je t'ouvre, entre voir qui est là. »

Il ne s'était pas trompé, Gisèle fut attendrie aux larmes et décida que le petit animal vivrait chez elle. Quant à Hédi, l'ascension du djebel Ghorra, qui ne l'avait pas marqué sur le moment, l'endolorissait maintenant au plus haut point. Mais le sourire de Gisèle l'embaumait.

Ce soir-là, elle l'aida à rentrer les bêtes à l'étable et à les nourrir. Puis ils prirent le café, plus tard que d'habitude, après s'être préparé des sandwichs à la sardine tartinés de harissa. Gisèle restait gaie de vin et de marcassin, mais elle tenait tout de même à revenir sur le sujet de son enterrement à quelques pas de là.

« Dis-moi la vérité, Gisèle. Tu veux que je t'enterre ici pour être sûre que je ne t'oublie jamais ? Grosse comme tu es, ça va m'en coûter avec la pelle ! Et si je meurs avant toi ?

— Non, toi tu es solide comme ces arbres, tu mourras centenaire. Tu le sais, en plus ! Je veux être enterrée sous un olivier, parce que je voulais me marier sous un olivier, et que personne ne m'a suivie dans ce rêve. C'était simple, pourtant !

— Je ne suis pas ta logique...

— Il faut toujours accomplir ce qu'on peut de ses rêves. Je ne me suis pas mariée sous un olivier, je finirai sous un olivier, un point c'est tout ! »

Hédi ne comprenait pas tout, comme d'habitude, mais ce qu'il comprenait d'elle lui suffisait. Leur suffisait à l'un et à l'autre. Sans réfléchir davantage, il lui demanda :

« Et moi, si je t'épousais sous un olivier, tu m'évitais de passer pour un assassin qui enterre sa victime à la nuit tombée ?

— Si c'est ça ta raison, eh bien c'est non ! Je refuse d'épouser un homme qui ne m'a même pas dit "Je t'aime".

— Tu sais, Gisèle, je n'ai jamais dit "Je t'aime" à personne. Nous sommes pudiques, nous les hommes du djebel Ghorra. »

Gisèle soupira. Si seulement il pouvait lui donner une seule des caresses qu'il prodiguait sans y penser au marcassin. Elle savait toute la profondeur des sentiments que lui portait Hédi, mais il fallait les mots. Elle venait du pays des troubadours.

Pourtant, ils vécurent heureux quelques années de plus au pied du djebel Ghorra, juste comme ça, tous les deux, « à côté ». Comme elle l'avait prédit, Gisèle mourut la première, sans grand éclat, dans son lit. Un matin, alors qu'Hédi frappait à sa porte pour aller au marché, il sentit que ça résonnait creux à l'intérieur. Il avait téléphoné à Ali, qui était immédiatement descendu sur son cheval. Ils avaient dit les prières, puis l'avaient enveloppée du manteau maure d'Hédi. Les toilettes funéraires, la racine de l'arbre s'en chargerait.

Ils pleurèrent longtemps.

« Tu veux graver son prénom sur l'arbre ? demanda Ali à Hédi.

— On ne peut pas faire ça, si la police venait fouiller par ici ! Ses enfants finiront bien par se demander ce que devient leur mère, même si elle ne leur a pas parlé depuis des années. Ils chercheront peut-être un héritage. »

Ali réfléchit.

« Tu m'as bien dit qu'elle ne s'appelait pas Gisèle, en réalité ? Pourquoi lui as-tu donné ce prénom ? »

Hédi se mit à rire, à rire, et à rire encore.

« C'est à cause de Fernandel, dit-il au bord de l'étouffement. La pauvre, elle est morte et elle ne sait même pas à quelle Gisèle je la comparais : une bourgeoise dans un film avec Fernandel qui s'appelait *Les Vignes du Seigneur*. »

Ali rit à son tour. Puis il réfléchit.

« Hédi, j'ai une idée. Et si nous appelions ce champ d'oliviers : Les Oliviers du Seigneur. On l'enregistrerait comme ça à la municipalité. Tous ces arbres appartiennent à ta lignée, n'est-ce pas ? Le nom resterait, se transmettrait. Personne ne saurait son origine, à part nous, le ciel, et Gisèle !

— Qu'il en soit ainsi, vénérable Ali !

— Et si les autorités viennent à la recherche de Gisèle, nous dirons qu'elle est partie en voyage et qu'elle n'est jamais revenue. Ce ne sera pas tout à fait un mensonge, comme ça. »

Hédi essuya une larme et s'apaisa. Oui, ce ne serait pas tout à fait un mensonge. Gisèle reviendrait chaque année avec la saveur des olives. Sa couronne de fleurs de pois volerait au gré du vent à travers les feuillages.

Le lendemain matin, ils attelèrent une charrette au cheval d'Ali et prirent la route pour faire enregistrer le nom.

Sur le côté, un petit garçon se rendait à l'école, pieds nus. Il chantait : « Notre dîner (bis), est fait d'un plat de petit pois, merci ô petite mère très tendre. » Puis, plus loin : « Il vient, il frappe à la porte avec son sabot, je lui

dis... »

LE SOLEIL AU CŒUR

par Linah Ben Mhenni

*La Nôtre, soleil au cœur, s'en va à la rencontre
d'un peuple décidé à jamais à défier son destin
(conte presque autobiographique)*

« Lina... Leena, Liin... Linah... » Littéralement : « La Nôtre. Celle qui nous appartient. Celle qui est à nous. » Un nom prédestiné ? Un nom qui a présidé, qui préside à une destinée ? Premier enfant de sa famille dans un pays où il est souhaité que le premier enfant soit... un garçon. Et où avoir une fille comme premier enfant est perçu comme une sorte de tare pour la mère et un manque de performance pour le père. « Elle est quand même mignonne ! Et puis, vous êtes encore jeunes tous les deux : vous avez encore tout le temps pour avoir un fils... » Ainsi s'exprima un ami, éditeur de son métier, et descendant d'une famille dont le nom était lié depuis quelques siècles à la sainte mosquée de la Zitouna. Mais paradoxalement, fille premier enfant dans une famille où le couple désirait réellement et ardemment que son premier enfant... soit une fille. Une famille dans laquelle la grand-mère maternelle était résolument une adepte, une fan, une inconditionnelle de Bourguiba pour la simple raison qu'il avait libéré la femme. Une famille qui comptait aussi une arrière-grand-mère paternelle réputée avoir été « très belle », « sainte » comme les saintes les plus notoires, mais surtout pour avoir trimé sa vie durant comme un forçat et pour avoir pratiqué plus d'une douzaine d'activités. Alors que rien ne l'obligeait à travailler.

« Lina... Leena... Liina... Linah !

— Je m'excuse, Monsieur, mais ce nom n'est pas arabe. Il n'a pas de connotation musulmane... Il m'est donc interdit de l'accorder à une Tunisienne. »

C'est ce que le préposé au bureau des enregistrements à l'état civil de la commune avait solennellement et fermement déclaré au père médusé, choqué, mais qui ne voulait en rien renoncer à « sa trouvaille » : un nom non pas « tombé d'on ne sait où », mais choisi parmi deux mille autres noms parce que « beau », « insolite » et « sonnant bien dans toutes les langues ». Car

l'«internationalisme» était aussi un dada du couple : le père était militant marxiste-léniniste et la maisonnée avait l'habitude de recevoir des amis appartenant à tous les continents. «Ce nom n'est pas arabe, n'a pas de connotation musulmane...» Premier accroc avec la vie, avec les hommes. Première confrontation avec la «bêtise humaine». Premier rejet... Mais aussi première bonne étoile : une historienne, sociologue, urbaniste, amie du père qui passait par là tout à fait par hasard, convainc «Monsieur l'employé municipal» que le nom était parfaitement arabe et musulman puisqu'il existait dans le saint Coran. «Oui, parfaitement, Monsieur. Une "Linah" est un jeune palmier, et le Coran en parle.» Mais c'était ne pas accepter le fait que l'employé municipal était coriace et que le papa était têtue. Le premier, «assommé par le Coran», accepte la défaite mais la veut honorable : «J'inscris la fille mais... Linah ou Linat, avec un *t* ou un *h* à la fin comme dans le Coran, et pas avec un *a* (ou *alif* arabe) comme y tient le papa...» Le second, à bout de civisme, de résignation, et tenant à sa liberté de nommer sa fille comme il le voulait, passa en mode «révolté». Engueulade et cris au scandale. La résistance fut payante. Mais ce n'était là qu'un début... Un avant-goût.

La petite maison de ses parents, une vieille baraque de soixante mètres carrés, ne désemplissait pas. Véritable carrefour d'idées, de rêves et même de civilisations. Des Suédois, des Français, des Hollandais, des Latinos, des Asiatiques de différentes nationalités, des Égyptiens, des Sénégalais, des Ougandais. Et même des gens venus de ces îles féériques du bout du monde qui n'apparaissent pas sur les cartes... Des étudiants et des étudiantes en mal de conseils, des opposants de bords différents, des taulards aguerris ayant osé dire que l'«Unique Combattant Suprême, c'est le peuple». Des peintres, des poètes, des cinéastes, des bohémiens, mais aussi des charlatans, des profiteurs et des illuminés.

La famille comme elle est entendue et vécue à la tunisienne, c'est-à-dire dans son sens le plus étendu : des vieux, des jeunes, des rétrogrades, des rêveurs, des silencieux, des adorateurs des palabres qui n'en finissent pas... Et même un ange : un ami de ses parents, Hédi, tellement présent que toute petite, elle le prenait pour un second père. Un ange que le ciel eut vite fait, toutefois, de lui ravir, la laissant sans voix ce soir inoubliable de ramadan que ses parents ne faisaient pas mais dont ils subissaient quand même le rythme. Sans voix. Sans paroles. Sans cette faculté de dire et d'exprimer qu'elle avait acquise avant de finir sa deuxième année. Sans voix, ni mots pour plus de quatre jours. Une première rencontre avec l'absurde, avec l'inacceptable, avec l'inénarrable. Une première rencontre avec la perte, la douleur et les questions sans réponse. Une première grosse déception, une première rencontre avec les interrogations déstabilisatrices. Toutefois, malgré cela, elle continuerait à se mouvoir dans un monde de couleurs, de contes de fées et de musiques. Un

milieu qui baignait dans l'amour et l'amitié, un horizon sans fin, fait du golfe de Tunis qui s'étendait comme un giron accueillant et généreux devant chez elle, d'un ciel que ne narguaient que les deux cornes du djebel Boukornine, et des rêves éveillés de ses parents et de leurs visiteurs qui ne se lassaient jamais de redessiner le monde, le recomposant pour en faire un monde meilleur...

Son éclosion à la vie s'était faite ainsi, dans un jardin bigarré. Chacun y allait avec ses pinceaux. Sa mère s'ingéniait à faire pousser, malgré les mauvais vents et la salinité de l'air et du sol, des arbustes, des plantes florissantes, et même des légumes et des fraises. Son père faisait des dépenses irraisonnées pour lui apprendre à connaître son pays. Tous les prétextes lui étaient bons pour partir en randonnée, en promenade, ou même en voyage. C'est ainsi qu'elle devint vite familière avec les trois mille ans de Carthage, les carrières impériales de marbre de Chemtou, les oasis minuscules du fin fond du désert tunisien, les mosquées-châteaux de sable de Djerba, la diversité incroyable des paysages de ce délicieux pays que l'on peut traverser du nord au sud en moins d'un jour, la grande mosquée Okba de Kairouan, les dédales de la médina de Tunis et les secrets de ses ruines où elle apprit à voir le faste, le beau et le riche dans ce qui, à première vue, n'était que désolation, sans oublier le cimetière marin de Mahdia où il fait si bon marcher et se reposer, les cascades de Djebba et les champs de blé de la vallée de la Medjerda. Mais aussi les quartiers populaires dans différentes villes sur lesquels son papa travaillait. Et même les bagnes et les prisons : Borj Erroumi, la prison centrale de Tunis, la prison de Kasserine, et une petite prison dans la médina de Bizerte que son père avait fini par repérer après de longues recherches qu'il voulait personnelles, menées sans l'aide de quiconque ni de quoi que ce soit dans sa mémoire ou dans la topographie de la ville.

À l'âge où l'on passe de l'école au collège, elle était déjà en grande partie elle-même. Assoiffée de vivre, ouverte aux idées contraires, se projetant dans son avenir, lisant beaucoup et ayant déjà appris par ses lectures, par les histoires des visiteurs de ses parents, par ses voyages, dont certains l'avaient amenée en dehors de son pays, que le monde était vaste et bizarre et que les hommes étaient à la fois si différents et si semblables. Son passage de l'enfance à cet état où l'on commence à devenir femme avait été précoce. Très précoce même. Un passage qui l'avait prise par surprise et qui n'avait eu aucune connotation initiatique.

Malgré cela, il s'était fait, à ses débuts, dans la douceur. Ses parents avaient eu vite fait de tout lui expliquer ! Cependant, un jour qu'elle jouait avec des amis à l'arrière du jardin à cajoler un chaton trouvé sur la plage et à le faire accepter par sa chienne, fidèle mais très jalouse gardienne de la maison, l'un de ses compagnons, un fils de Palestiniens que la bête immonde avait ballotté d'exil en exil et qui était devenu depuis quelque temps son voisin et, très rapidement, son ami, était venu lui chuchoter discrètement à l'oreille :

« Excuse-moi, Lou ! Depuis tout à l'heure, un papillon tourbillonnait autour de toi avec insistance. Je n'ai pas voulu te déranger, ni l'effrayer. Surtout que j'ai su depuis notre première rencontre que tu es amoureuse de tous les animaux. Des oiseaux, des papillons, et même des insectes bizarres. Mais Lou, alors que mon attention était détournée par un rayon de soleil qui caressait ton visage, j'ai vu soudain le papillon se poser sur ta joue et s'y incruster. » Elle en rigola beaucoup. Ses amis aussi. Mais le papillon était effectivement là, comme imprimé. Tous ses amis l'affirmèrent. Le miroir, que la plus coquine parmi ses amies lui présenta, le confirma.

La présence de ce papillon intrigua Lina, Leena, Leenah-La Nôtre et ses amis, mais sans les inquiéter. Du tout. L'un d'entre eux alla jusqu'à composer une chansonnette dans laquelle il taquinait Lina en disant qu'un oiseau viendrait picorer le papillon sur sa joue, qu'un animal étrange sortirait de la mer ou des broussailles du jardin depuis longtemps délaissé de la vieille à côté, et viendrait l'avaler elle toute entière.

Lina s'était couchée avec un papillon incrusté sur sa joue. Un débat animé, avec beaucoup de « mais », empêcha ses parents de s'en apercevoir. Lina se réveilla le lendemain avec des douleurs aux articulations, des yeux enflés et un loup-*lupus* dans tout le corps. Une autre vie commença. Elle qui adorait le soleil ne pouvait plus s'exposer à ses rayons. Elle qui n'aimait que les espaces ouverts, les étendues de bleu, de verdure ou de couleurs diverses devait se tenir à l'ombre. Elle qui était libre comme l'air, libre comme la brise de l'après-midi méditerranéenne, comme les rêves de liberté de ses parents, comme les palabres sans fin entrecoupées de temps à autre d'éclats de rire de Nourredine, le camarade et grand copain de son papa, comme les espoirs presque insensés mais ancrés dans le cœur de ses voisins palestiniens, comme la joie, comme les livres, les chants, la poésie, les couleurs, les vagues d'en face et les étoiles de l'île qui avaient vu naître ses parents... Elle qui avait à devenir autre, différente de ce qu'elle était. Elle qui... Elle devait dorénavant se familiariser avec les médecins, les analyses, les radios et l'imagerie médicale, et même avec le confinement des hôpitaux.

Tout d'abord elle refusa son sort. Elle se révolta, bouda, devint grincheuse, facilement irritable et même mauvaise. Ensuite, comme une accalmie s'installa en elle. Fréquentant de plus en plus les hôpitaux, elle découvrit que tant et tant de gens souffraient ; elle réalisa qu'au contraire de la plupart d'entre eux elle était entourée, aimée et prise en charge, et qu'elle était bien consciente de ce qu'elle subissait, de ce qu'elle encourait, des dangers qui la guettaient. Elle savait ce qui la minait de l'intérieur. En effet, ses parents avaient tenu, dès les premiers jours de son calvaire, à lui expliquer sa maladie, les effets secondaires, les soins à recevoir, ainsi que toutes les éventualités et développements possibles qu'elle pourrait avoir à affronter. Son papa était même allé jusqu'à oser l'humour noir avec elle. Un humour noir qui, de prime

abord, choqua tout le monde. Elle mise à part. Un humour noir qui finit cependant par être apprécié par la famille, le corps médical, et que certains des patients alités avec elle lui enviaient même. Un humour noir qui la rendait presque banale, presque naturelle, presque normale, du fait d'avoir à affronter de façon perpétuelle, à tout moment, la mort... voire ce qu'elle considérait comme plus grave : le handicap. Puis l'accalmie emplît toute son âme, gagna toute sa tête et même son cœur, et elle se sentit de plus en plus paisible, forte et confiante en sa capacité à résister, à surmonter, à vaincre. À vivre !

Un soir, alors qu'elle sortait péniblement de la torpeur d'un sommeil provoqué, il lui sembla déceler dans le couloir de l'hôpital, derrière la vitre opaque, un visage qui lui souriait tendrement, un visage dont elle réussissait à peine à discerner les contours, mais un visage dont se dégageait l'amour, beaucoup d'amour et d'affection, mais aussi de l'assurance, un visage qui emplît son âme d'un sentiment de sécurité et d'une force incommensurable. Un visage dont le sourire la fit prestement retomber dans le sommeil. Un sommeil franc, frais et doux.

À son réveil, elle s'aperçut que son père était là, debout près de son lit, lui caressant tendrement la main et lui lisant un conte. Comme quand elle était encore nourrisson et qu'elle avait du mal à s'endormir. Ou comme quand elle n'était encore qu'un projet de bébé, un fœtus dans le ventre douillet de sa maman.

« Papa, j'ai fait un beau rêve, un rêve étrange mais sublime. Je me suis vue courant à la surface d'un lac immense, immensément beau et baignant dans une clarté douce et comme filtrée, allant à la rencontre d'un soleil qui était là, à la rencontre de l'eau et de l'azur, me souriant comme toi seul sais le faire, et comme m'invitant à une belle ballade... Puis je me suis vue tout de go m'arrêter, sans toutefois m'enfoncer dans l'eau, ou même être mouillée, et réaliser que ce soleil souriant que je cherchais à atteindre était là devant moi, autour de moi, m'enveloppant, m'étreignant, m'emplissant, s'infiltrant dans tout mon moi, et je me suis sentie devenir moi-même soleil ! »

« Père m'écouta comme si j'étais de la musique classique. Il ne fit qu'un geste, par ailleurs fort discret, par lequel il voulut se prémunir de l'indiscrétion d'une infirmière qui ne pouvait brider sa curiosité, et ne cessa point de me caresser. Un moment, nous restâmes silencieux, attachés l'un à l'autre par nos yeux, jusqu'à ce que je l'entende me chuchoter doucement : "Oui ma belle, TU ES SOLEIL, tu es mon soleil, tu es NOTRE soleil à nous tes parents, à nous tous qui t'aimons, tu es le soleil de tant et tant de gens !" Je me rendormis. Et dans mon sommeil je vis des milliers de visages qui me souriaient, qui m'encourageaient, qui chantaient pour moi, et je me sentis peu à peu pleine d'une énergie extraordinaire, et comme cosmique, qui me venait d'eux, de moi-même et de partout. »

« Le lendemain, mes médecins traitants, qui ne faisaient jusque-là que me répéter qu'il était vital de prolonger mon hospitalisation, me dirent unanimement que je pouvais rentrer chez moi. Les "promesses" ne s'arrêtèrent pas là. Je devenais de plus en plus paisible, calme, et j'atteignis même une certaine sagesse. Je revins à mes débuts : je me mis à lire de façon ininterrompue et dans tous les domaines. Je regardai autant que je le pouvais des films et des documentaires, je me renseignai dans le détail sur ma maladie à laquelle je donnai un nom et que je haranguai tous les soirs, la défiant de se découvrir entièrement et jurant d'en finir pour de bon avec elle. Je croquai la vie à pleines dents. Comme les gens qui ont longtemps vécu privés de leur liberté ou des moyens essentiels de vivre, je me précipitai sur tous les instants de la vie, les considérant chacun comme une éternité et comme un but en soi, une occasion qui, éventuellement, ne se répèterait pas...

J'appris à bien écouter mon corps, à bien comprendre mes organes, à devancer les attaques, à prévoir les crises, à bien prendre soin de moi et à accepter de capituler quand il n'y avait plus de possibilité pour résister et que capituler voulait dire se prémunir, reculer pour se préserver, s'arrêter pour pouvoir se relancer. Je donnais de l'importance à mes études et tenais à y réussir toujours parmi les meilleurs. Comme lorsque j'étais enfant, je me remis à parler aux animaux, aux plantes et aux choses et à y trouver du bien, des forces et de l'inspiration. Lina-Leena-Linah-La Nôtre se mit ainsi à regarder le monde et les choses de la vie comme si elle était un sage tibétain, avec calme, lucidité et beaucoup de détachement. Mais tout en s'y plongeant corps et âme. »

Ayant eu à affronter la mort à plusieurs reprises, et lui ayant échappée moult fois au moment où l'espoir n'était presque plus permis, elle apprit à se préserver sans se priver, à trouver le meilleur détour pour se libérer de sa douleur, à se porter volontaire, à servir avec générosité, à distinguer le qualitatif du quantitatif et à relativiser.

Un jour que son papa la promenait pour la distraire de ses douleurs dans les vestiges si rares et si mal mis en évidence de Méninx à Djerba, et qu'elle le sentait si fier d'avoir enfin découvert sans carte et sans guide les hypogées puniques, elle lui dit, sentencieuse : « Mon grand-père n'a-t-il pas vécu plus de quatre-vingt-quinze ans.

Eh bien, crois-moi papa, je pense qu'à quinze ans, j'ai déjà vécu plus que lui... Il n'a jamais quitté le pays. J'ai voyagé dans plusieurs pays. Il a sûrement été malade souvent, mais il n'a certainement pas eu à affronter la mort comme cela a été le cas pour moi... Il n'a pas rencontré tant de gens et de civilisations, de langues et de cultures si diverses que j'ai eu la chance de rencontrer. Et puis, lui n'a pas eu le bonheur de t'accompagner à la découverte des trois millénaires d'histoire de notre si douce Tunisie. Alors que moi, je me suis éclos à la vie à Thuburbo, à Dougga, à Kerkouane, à Pupput, à Gafsa, à

Nefta, au chott el-Jérid, entre les dunes sublimes de Douz et d'El Faouar, et parmi les hommes libres (ou Amazigh) des Matmata, Toujane et Chenini... »

Un jour, profitant d'un ciel couvert, Lina-Leena-Leenah se promenait sur la plage. Une vieille dame bizarrement accoutrée, promenant son caniche curieux et agité, l'aborda ainsi :

« Mademoiselle, je crois reconnaître en vous la petite fille qui m'a fait un jour si peur quand je l'ai vue faire le mur pour rejoindre ses amis palestiniens de la maisonnette du mûrier, et que je n'ai plus revue depuis... Où avez-vous disparue, ma belle ? »

Et puis brusquement, et sans attendre de réponse, elle poursuivit :

« Faites attention au loup, ma petite... Et ne faites plus confiance aux papillons. Mais regardez bien les étoiles filantes qui éclairent de temps à autre les nuits de votre jardin. Et pensez, en vous concentrant de toutes vos forces, au soleil qui vous habite depuis... »

Cependant, la vieille dame ne put terminer ses conseils. Un monsieur, aussi vieux qu'elle, sortit de nulle part, la tint par la main et eut vite fait de disparaître en l'emmenant !

« Ma nuit fut longue ! Cette dame à l'accoutrement si étrange. Ses paroles inattendues. Sa prédiction. Le fait qu'elle eût parlé de cette fois où j'avais fait le mur pour passer du côté de mes voisins. Tout cela me bouleversa, me remua complètement le cœur et les méninges... Vers l'aube, Morphée dut avoir pitié de moi et m'enveloppa de ses deux bras apaisants. Cela ne fut pas long mais son effet fut réparateur. Je me suis réveillée avec le sentiment que tout mon être et tout mon corps étaient nouveaux ! Le papillon-*lupus* m'avait quitté, avait été chassé de mon moi physique, ainsi que de ma psyché... En lieu et place, il n'y avait plus dorénavant, et pour toujours, qu'un soleil radieux qui m'emplissait entièrement, me poussait et me faisait me sentir pleine d'énergie, forte et décidée... »

Lina, Leena-Linah-Leenah-La Nôtre s'est réveillée en pleine forme. Sa mère l'a entendue chanter pour la première fois depuis bien longtemps. Puis elle l'a vue enjouée, dynamique et déterminée, s'en aller souriante et vive vers la gare.

« Ma décision était prise. Je ne me rappelle pas comment les choses avaient évolué, mais j'étais certaine de mon choix. Sans hésitation aucune, je rendis visite aux étudiants en grève de la faim. Ils faisaient leur grève pour revendiquer leur réinscription à l'université, dont ils avaient été chassés en raison de leurs activités syndicales. »

Étrangement, la haie de flics qui bloquaient l'entrée du passage vers le siège

de l'association humanitaire qui abritait les étudiants en grève s'ouvrit devant la jeune fille comme par enchantement. Un miracle. Tous ces matons, d'habitude prompts à vous réclamer vos papiers, à vous bousculer, à vous brusquer, voire à vous jeter dans leur panier à salade banalisé, la laissèrent passer et se diriger vers son but, sûrement, calmement, fièrement, comme si ses pieds foulaient un tapis rouge que déroulait devant elle une haie d'honneur.

« Sortie de là, je me suis sentie légère... Je flottai... J'avais des ailes... Et puis mon chemin s'ouvrait devant moi, lumineux, clair et sans embûches. JE DEVAIS ME CONSACRER AUX LUTTES DE MON PEUPLE ! Je devais me mettre au service des gens... Je devais être dans le peloton de ceux qui s'opposent et disent un NON catégorique chaque fois que cela est nécessaire et toutes les fois où cela paraît suicidaire... »

Depuis, Lina, Leena-Linah-Leenah-La Nôtre celle qui nous appartient à nous tous, était devenue une battante, une combattante, une CITOYENNE de son pays et du monde, fière de continuer à l'être malgré les vexations, les coups, les humiliations, mais aussi malgré tous ceux qui, l'aimant beaucoup ou bien connaissant la nature du mal qui l'avait rongée dans son enfance et dont les crocs acérés la guettaient encore à tout instant, ne cessèrent jamais de la raisonner.

Sa silhouette frêle, son visage d'enfant et sa voix si douce eurent vite fait d'être connus de tous. Les « méchants » les guettaient, les pourchassaient, tentaient de les neutraliser, et ne manquaient aucune occasion de chercher à les réduire. Les fils du peuple, les « mal-aimés », ceux qui souffrent, les « mal-vivants », espéraient leur apparition, les attendaient avec espoir et appréhension, les invoquaient et commençaient à s'identifier à eux. Ceux qui la connaissaient de près, qui l'aimaient, tremblaient de plus en plus pour elle. Ils s'angoissaient, allaient jusqu'à se laisser aller à des prières mais étaient unanimes, bien que n'en ayant pas discuté, à la pousser, à l'encourager dans sa lutte, SES LUTTES, et se sentaient heureux de la voir HEUREUSE !

Le 17 décembre 2010, un garçon brun comme les blés, frêle comme un roseau, souriant comme la lune, et aux yeux clairs comme l'eau de certains lacs qu'il n'avait jamais eu la chance de contempler, criant sa détresse et défiant le mal qui assassinait son pays, créa l'espoir chez tout un peuple de jeunes et de moins jeunes. Il leur fit découvrir qu'ils étaient bien capables de dire NON et de s'opposer à leur sort. Ce jour-là, Lina-Leena-Linah-Leenah-La Nôtre n'eut pas à réfléchir et se refusa à toute discussion. Sans hésitation, elle prit son bâton de pèlerin, son appareil photo et partit vers... le sud.

*À Jayden, qui saura en grandissant que, pour connaître
un pays, il faut voyager dans ses trains. Le TGM de mon
enfance t'invite à ton premier voyage ferroviaire pour aimer
les trains et aimer le monde.*

MON TGM^[3]

par Monique Zetlaoui

*Entre rêve et histoire, il chemine le petit train
et nous aussi avons le droit de rêver
et de prendre quelques libertés avec l'histoire,
si erreurs il y a, elles sont voulues.*

Tous les matins, à l'heure où les *ftaïri* alimentent leur feu, où les étoiles s'éteignent doucement, laissant à la lune et au soleil un tout petit instant pour une tendre et furtive étreinte, un petit train reconnaissant lève les yeux vers le ciel. Il remercia le *mektoub* pour cette si jolie vie. Elle n'avait pas si bien commencé son existence, à peine venu au monde, qu'on l'expédiait sous terre à cheminer dans les sous-sols parisiens. De Paris, il ne connaissait que d'interminables kilomètres de tunnels gris, noirs, poussiéreux où seules de petites souris qui couraient sur les voies s'amusaient parfois avec lui. De temps à autre, à Bir-Hakeim, il apercevait la tour Eiffel. Son petit cœur palpitait, bouffée d'air, de liberté, de bonheur, et cette grande dame de fer qui conversait avec le ciel, comme il aimerait la courtiser. Pas le temps. Bien vite les rails rectilignes, autoritaires, sans la moindre fantaisie, le ramenaient sous terre, lui ôtaient ses rêves. Il avait le destin d'un mineur, le bout du nez charbonneux, le ciel, les oiseaux, le soleil, ce n'était pas pour lui. Et, un beau jour, d'élégants fonctionnaires décidèrent qu'il devait partir ailleurs, loin, très loin, si loin. Peu aventurier, il eut peur et se mit tout à coup à les aimer ces galeries souterraines, les petites souris qui se faufilaient entre les rails étaient devenues ses amies, il ne voulait pas les quitter. Mais les ronds-de-cuir, binocles sur le nez et montres au gousset, ne lui demandèrent pas son avis. Il embarqua à Marseille et, cloîtré au fond d'une cale, il ne vit jamais la mer dont il ne connut que roulis et tangage, nausées et vertiges. Il ignorait quel destin fabuleux l'attendait.

Tunis.

Un beau matin de 1905, il est déposé à l'avenue de la Marine à Tunis. C'est ici que débute sa vraie vie. Oubliés les tunnels, la grisaille, la poussière, et les

trainées noirâtres. Ébloui, il découvre la mer. Il hume à pleins poumons les embruns, il laisse portes et fenêtres ouvertes pour que le vent circule dans ses wagons, ce vent qui lui conte l'histoire de cette terre qui devient sienne. Il ne se doute pas encore que lui aussi fera partie de cette Histoire, qu'à son tour comme les conteurs de la plus pure tradition, il dira « *Kan ya maqam fi kadim el zamman...* (Il était une fois au temps jadis) ». Ouvre tes yeux, voyageur, ouvre tes oreilles, regarde, écoute !

Au bout d'une longue avenue bordée de ficus où tous les soirs, à 18 heures sonnantes, des milliers d'oiseaux, nichés dans les branches, jouaient une joyeuse symphonie, se trouvait la gare du TGM. La gare ? Juste un auvent bleu et blanc d'où un petit train de bois s'en allait courir sur une trentaine de kilomètres le long de la mer, ma mer, ma Méditerranée. Court-il vraiment ? Bien sûr que non, d'ailleurs, comment le pourrait-il ? La distance entre deux gares est si courte. À peine l'élan pris que retentit le sifflet du contrôleur annonçant la prochaine station. Il musarde, flâne, s'arrête parfois de façon inopinée, pour laisser passer un âne au regard doux et triste ou une grappe d'enfants joyeux et indisciplinés qui traversent la voie ferrée. 1950. Près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis son arrivée sur cette terre qu'il aime passionnément, dont il sait les joies, les souffrances, les besoins, les rêves et les rumeurs. Il n'en veut jamais aux passagers, pour le moins dissipés, qui pénètrent dans ses wagons sans demander la permission. C'est qu'en échange, ces voyageurs lui ont ouvert leur cœur depuis l'enfance. Son âme se niche au plus profond de chacun d'entre eux et il devine que ces petits garçons aux genoux écorchés qui galopent d'un wagon à l'autre, laissant derrière eux des pépites blanches salées comme la mer, ces patriotes enthousiastes au regard fiévreux, coiffés de la chéchia, ces papas au costume d'alpaga, ces petites filles aux nattes impeccables, ces Bédouines impériales, la *mélia* retenue par l'antique fibule, diront tous un jour : « Tu te souviens du TGM ». Il sait qu'à jamais il demeure un morceau de leur enfance, de leur jeunesse, cet âge d'or mythique que chacun trimbale et embellit tout au long de la vie.

Dans ses wagons, recouvertes d'un *sefsari* d'un blanc immaculé qu'un président progressiste, au regard azur, va bientôt leur ôter, les belles Arabes ne laissaient voir que leurs yeux ourlés de khôl. À côté, la *nonna* sicilienne toute de noir vêtue, elle qui fut si pulpeuse autrefois avant tous les spaghetti, tortellini et rigatoni, et les jeunes filles juives timides et aguicheuses, fredonnaient déjà les premières chansons d'Elvis. Il en a de la chance, le petit train. Qu'elles sont belles, ces femmes qui s'installent dans les wagons, avec leurs jupes coquines qui virevoltent sur des peaux mates et soyeuses. Et puis ces hommes au regard fier, brûlant, qui oscillent entre courtoisie et désir. Il ne veut pas les ennuyer comme un vieux professeur imbu de son savoir. Il est malin, le petit train, il sait que pour les intéresser, les éblouir, il faut les faire rêver. Quoi de mieux que le septième art pour cela ?

Il était né en 1900, avec la première ligne de métro, cinq ans après la première projection des frères Lumière. Avec talent, avec génie, il se fait cinéaste et fait défiler, sur l'écran-fenêtre, des paysages doux et écorchés, des bougainvilliers aux fleurs insolentes de couleur, des cactus croulant sous des fruits piquants et... des pans de civilisation. Le cinéma peut faire remonter le temps et se télescoper les époques. Tout à coup, toi voyageur éberlué, tu regardes l'altièrre mais gourmande Tanit qui déguste une brick à l'œuf à La Goulette sous l'œil effaré de Baal et rend une visite de courtoisie à la Madone recluse dans son église de la petite Sicile. Tu aperçois Caton, ébaudi mais jaloux de la richesse des vergers phéniciens. Ivre de rage, il pense déjà *Carthago delanda est* et déshabille une *granatum punica* dont il croque les graines rubis en pensant au sang qu'il fera couler pour la troisième guerre punique. Zina et Aziza ondulent des hanches au festival de Carthage avant de laisser la place aux gladiateurs. Les Siciliens débarquent en masse au XIX^e siècle dans l'espoir d'une vie meilleure. Attendris, étonnés et émus, les premiers gouverneurs Banu Khorassan hument les effluves de *pkaila* qui s'échappent des demeures juives, en rêvant de *khorrash-e esfenaj*.

Et du bleu, du bleu à n'en plus finir, celui du ciel, celui des persiennes qui s'ouvrent aux heures fraîches, et les scintillants lapis-lazulis de la mer. Il laisse derrière lui l'avenue, devenue l'avenue de la Marine, devenue Jules-Ferry puis Habib-Bourguiba, il tourne le dos à Bal el Bhar, et s'engage sur une étroite bande de terre. À sa droite, du bleu, à sa gauche du bleu. À gauche, un lac, résidence de royaux flamants roses, hautains et indifférents à l'odeur putride qui émane des eaux. Comme souvent les pauvres, elles sont dignes ces eaux et cachent leur misère derrière une céleste robe bleue, alors qu'ailleurs les eaux croupies ont pour tout vêtement une hideuse robe verdâtre. À droite, l'étroit goulot de mer, Halq el Oued. Voyageur, le sais-tu que ce chenal fût percé dès le Moyen Âge ? Bien vite, il s'avéra inutilisable pour les bateaux à fort tirant d'eau. Plus tard, un nouveau canal reliera La Goulette et Tunis et les paquebots qui glissent sur l'eau salueront respectueusement le petit train à grands coups de sirène. Les voyageurs écoutent d'une oreille distraite car un spectacle les captive. Suspendus aux fenêtres, accrochés aux portes, ils regardent, fascinés, la chorégraphie des dauphins et des cachalots. Ils en oublient de lécher le frigolo qui fond dans leurs mains. Sur les ponts des paquebots s'agitent mouchoirs et foulards.

Goulette-Vieille indique le panneau, de nouveau un auvent bleu, des murs éclaboussés de blanc sur lesquels s'écrasent au plus fort de l'été d'indécents et violettes figues à la robe fendue, un entêtant parfum de jasmin et le vent, ce nomade caressant ou violent, glacial ou brûlant, demeure itinérante des esprits de la mer et du désert. C'est ici, voyageur, que tu aimes déguster un sandwich au thon, dégoulinant d'huile, et lécher voluptueusement une granité de citron glacé. À la fin de l'après-midi, tu t'achemineras lentement vers le port où rentrent les chalutiers qui déversent à quai leur moisson marine. Joyeux

brouhaha de vente à la criée, filets déployés et ravaudés, fête du retour. Ce soir, dans les riches demeures, on se réglera du royal mérrou, du mulot au ventre noir et à l'œil brillant, de crevettes géantes que guettent avec impatience ail, tomates et persil. Les plus modestes dégusteront avec autant de bonheur rougets et autres petites fritures. Pour tous, une seule façon d'accommoder les poissons. Chaque Goulettois le sait : un poisson, ça naît dans l'eau, et ça meurt dans l'huile. Tomates, poivrons et œufs, eux aussi plongés dans l'huile bouillante, l'accompagneront. Tard dans la nuit, ce sera au tour des chats, voyous impériaux, de festoyer. D'un élégant coup de patte, ils éventreront les poubelles pour savourer avec une distinction toute féline les reliefs des dîners, croquant majestueusement têtes et arêtes. Repus, ils n'oublieront pas de faire leur toilette avant d'aller faire hurler de plaisir les chattes des alentours qui, quelques semaines plus tard, mettront bas.

Le 15 août, toi le musulman, toi le juif, tu suivras la procession de la Madone qui part de la petite Sicile. Furtivement et secrètement, tu invoqueras la Vierge Marie, sait-on jamais ? Et le fort, balayé par les vagues, fouetté par les vents, écrasé par le soleil, demeure le témoin d'événements que tu as oubliés.

Pourquoi le vent fait-il autant de vacarme ? Ce n'est pas le vent, te souffle le petit train, écoute, entends-tu saint Louis qui débarque le 17 juillet 1270 à La Goulette, il ignore que l'épidémie de typhus décimera une partie de son armée et que lui-même rendra l'âme à Carthage. Entends-tu les ordres hurlés du terrifiant corsaire Khayr el Din que les Occidentaux appellent Barberousse, les cris des soldats turcs et espagnols qui s'étripent, et vois-tu les flaques de sang qui rougissent les eaux du port ? Les gémissements se taisent, des clameurs joyeuses montent vers le ciel. C'est quoi cette liesse, ces youyous ? Mais souviens-toi, regarde le *Ville-d'Alger* glisser sur les eaux. Voilà le Libérateur, et la foule chante, danse la joie, le printemps est tiède. Il est beau, radieux, il croit si fort à ses rêves, et le peuple entier y croit avec lui. Le temps du culte de la personnalité n'est pas encore arrivé. Il enfourche un cheval et la petite fille émerveillée croit qu'il est le prince charmant. Coupez ! Coupez ! hurle le machiniste. Un long sifflement, et redémarre le petit train.

Goulette-Neuve, Goulette-Casino, deux autres stations pour la même ville qui s'étire indolente le long de la mer. Il est loin le temps des Croisés, des pirates et autres envahisseurs. Ici, un gros gâteau blanc posé sur le sable, pompeusement baptisé casino ; là, quelques maisons aux zéliges délavés témoignent d'une opulence d'antan. Stations balnéaires misérables et gaies, aux sols parés de pelures de glibettes qui se prennent pour des mosaïques romaines, aux grands-mères énormes, felliniennes, aux hommes orgueilleux et tellement humiliés. Les embruns puissamment iodés et les odeurs de friture et de grillades de viande se côtoient étonnés. Nonchalamment, la rouille et les embruns grignotent les vélos. Les bouchers, bourreaux des temps modernes, suspendent à des crochets des bêtes sacrifiées où les mouches élisent

joyeusement domicile. Il n'y a pas de librairies ici, demande la petite fille ? On démarre. Pas question de fermetures de portes. Les petites jambes brunes se balancent sur le marchepied, les petits garçons comptent et recomptent les noyaux d'abricots et le petit train enjambe un canal et filme, inlassable, la mer jusqu'à

Kherredine, petite bourgade du nom d'un pacha turc, si loin des fastes de la Sublime Porte. Rues alignées, demeures sans charme, architecture bâtarde, village assoupi presque toute l'année qui tout à coup l'été venu se réveille, village sans grâce et pourtant... C'est ici que sont les souvenirs, les émois, les émotions de quatre générations de Juifs tunisois. Amours licites et amours clandestines, matches de foot pieds nus sur le sol brûlant, parties de cartes pagnolesques et pêches miraculeuses, vélos rouillés et grinçants, guerre de Bizerte et lointains échos de la guerre d'Algérie, guirlandes parfumées de jasmin au cou des femmes et odeurs de grillades, persiflages et jacasseries, cornets de frites et beignets brûlants, mais curieux qui lisent les journaux qui les enveloppent. Ventres mous et peaux fanées, et la réverbération qui renvoie de jeunes poitrines effrontées, des corps lisses et fermes, coups de soleil et griffures au cœur, premiers effleurements, baisers volés. Petits riens de la vie, souvenirs sans importance qui se muent un jour en nostalgie, nostalgie d'une innocence voulue et naïve. Kherredine. Maisons ouvertes et... cœurs méfiants... Attention au départ.

L'aéroport.

Pas très loin, sur le lac, se posaient dès 1926 les premiers hydravions établissant la liaison avec la France, Antibes-Ajaccio-Tunis. L'amerrissage, sur la base dite de Kherredine, attirait badauds et curieux, et bien des petits garçons pédalaient depuis La Goulette pour voir le grand oiseau se poser. Rien, il ne reste rien de cette excitation.

Timide, introvertie, mutique, la station ? La vie ne palpite que devant la boutique d'Alfredo, le glacier italien à la divine *zuppa inglese*. Il s'applique d'autant plus qu'à la halte suivante un rival tout aussi doué officie. Sur le bord de la route nationale, un imposant bureau de poste, lointain souvenir de l'aéropostale au temps béni des hydravions, bien avant qu'El Aouina ne lui ravisse sa place,

Le Kram.

Le petit train cinéaste aperçoit l'écran d'un cinéma aux sièges branlants, au ciel étoilé pour seul plafond où à la nuit tombée, Ben Hur, certains soirs, fait courir ses chars et, d'autres soirs, Rhett Butler embrasse fougueusement et langoureusement la séduisante et coquette Scarlett O'Hara sous les sifflets du public. Les adolescentes au cœur chaviré aimeraient bien avoir son audace et se contentent de lécher un onctueux nougat glacé chez Cacciola, et les

garçons, cheveux raidis par le brushing et sexe tout aussi raide, ne rêvent que de rencontrer une coquine effrontée. Agha el Kram, dont les vergers de figuiers parfumés donnaient les meilleurs fruits du monde, est oublié de tous. Pourtant, la localité doit son nom au fruit (*kermâ* désigne le figuier et signifie bénédiction, don de Dieu). Peut-on rêver de plus joli nom ?

Le ciel n'a pas changé, l'horizon est toujours de mer, les gares chaulées se ressemblent, se confondent, mais la petite fille aux nattes disciplinées, à la jupe bleu marine sagement plissée, a tout à coup le sentiment d'entrer dans l'histoire.

Salammbô, Dermech, Douar Chott.

Moins ardent le soleil, plus léger le souffle du grégal et du sirocco, paisibles et sereines les rues frangées d'odorants eucalyptus. Les petites stations ombragées s'allongent sur une méridienne de sable et de mer dans la torpeur d'une interminable sieste. Partie de Tyr, entourée de ses suivantes et de valeureux marins, débarque une belle princesse. Elyssa est audacieuse, courageuse et assez maligne pour leurrer un roi qui s'embrouille, penaud ou ébloui par sa beauté, dans ses découpages de lanières de peau de bœuf. C'est ici qu'elle fondera sa nouvelle ville, ce grand empire que Rome jalouera tant. Dans ses bagages, la Phénicienne amène l'olivier et la grenade.

Que reste-t-il des faubourgs de Megara, des ports puniques ? Des criques miniatures, des ruines de ruines. Une petite fille imaginaire, qui passe ici les vacances de sa petite enfance, frotte entre ses mains de très vieilles pierres magiques. Qui a dit que les pierres étaient muettes ? Devant elle, tout à coup, l'armée des vingt-neuf éléphants d'Hannibal embarque. Les éléphants ignorent qu'ils se préparent à franchir les Alpes, mais d'instinct, ils savent qu'ils ne reviendront pas. L'œil triste, ils disent adieu à leurs amis les chats qui, bien qu'amateurs de poisson, détestent l'eau. Eux ne partiront pas. Le TGM roule plus lentement, précautionneusement, pour ne pas commettre de sacrilège. Sous les rails, une chapelle ; plus loin, un tophet. Tout à coup, les stations s'ébrouent, sortent de leur sommeil. Un vacarme assourdissant, c'est celui des quais, des bateaux aux cales pleines qui livreront tout le pourtour méditerranéen. Les dockers puniques ploient sous leur fardeau d'amphores ventruës, pleines de vin, d'huile et de ce puissant *garum*.

Carthage.

La locomotive frémit, palpite. C'est qu'elle est émue, en dépit de la sérénité des avenues, des nonchalantes calèches alignées près de la gare, des violettes belles de nuit qui attendent la tombée du jour pour étaler en corolles les soies de leurs pétales, robes de bal d'un soir. Une nuit, une seule nuit pour séduire. D'élégantes jeunes femmes à la taille serrée, étoile de soie négligemment jetée sur les épaules, suspendues aux bras de faux Cary Grant, se dirigent vers le

Neptune pour déguster dans une atmosphère surannée et désuète des crevettes et des bricks croustillantes du bout des lèvres, et piétinent allègrement de leurs talons aiguilles le sommeil de ces Carthaginois victimes du premier génocide de l'histoire. Entendent-elles, ces jolies futiles, le discours haineux qu'un vieux sénateur prononce à Rome et que l'écho répercute : « *Carthago delanda est... Carthago delenda est* ». Au dessert, d'une moue gourmande, les belles redemandent une figue, oubliant que ce fruit si sensuel est celui utilisé par le vieux Caton pour déclencher la guerre. Sur la table, un grand agronome, à jamais enfermé dans une bouteille, est devenu un vin prestigieux, Magon.

Le petit train médusé voit ses wagons se vider à la nuit tombante. La jeunesse dorée se dirige vers le Bey-Palladium pour se trémousser sur une musique frénétique, qui offense Dame Tanit et le seigneur Baal. Le contrôleur vérifie distraitemment les tickets et rêve d'un *boga* glacé. En bas de la pente, ma mer... Rieurs et chamailleurs, les enfants courent pieds nus sur la grève, ramassant les coquillages et, tout à coup, le petit train aperçoit les premiers petits, petits bikinis. Attention au départ.

Carthage-Présidence (ex Sainte-Monique).

Exit Sainte-Monique, l'autoritaire mère de saint Augustin, qui avait elle-même délogé Tanit. Il fallait reconstruire ici, il fallait redonner orgueil et assurance à cette terre et, posé sur les eaux bleues : un palais. Telle une sentinelle des antiques ports puniques, un président veille sur le pays non loin de l'endroit où quais et loges pouvaient contenir jusqu'à deux cent vingt vaisseaux. Sur la colline de Byrsa, Dame Tanit et le seigneur Baal scrutent l'horizon, guettant un improbable adorateur venu les célébrer. Du sang d'Hamilcar et d'Hannibal, le 6 août 1967, un valeureux président roule en trombe vers Tunis pour défendre en pleine guerre des Six Jours ses concitoyens juifs victimes de la vindicte populaire. Le petit train aurait tant aimé qu'il embarquât dans un de ses wagons et pas dans cette arrogante automobile. Respectueux, il s'incline devant le choix du président, qui sans doute commettra parfois des injustices, mais c'est le sort des grands hommes, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Roule, roule petit train jusqu'à...

Hamilcar.

La terre est rouge, rouge comme les étoffes teintes en pourpre dont les Phéniciens avaient le secret. Les touristes romains qui s'ébattaient joyeusement dans l'eau ont oublié depuis longtemps l'implacable inimitié que leur vouait la famille Barca. Le train caméraman s'attarde sur la roche rouge, la mer turquoise, indigo, jade, azur. Il voudrait tant la rejoindre, se couler en elle, alors elle lui envoie ses embruns. Il évite le disgracieux hôtel qui, tel un soudard, a assailli la blonde plage. Il prolonge son temps d'arrêt de quelques secondes pour attendre le petit marchand d'oursins qui, panier vide et bourse pleine, s'en retourne à La Marsa et offre au TGM un panier de senteurs marines, de sel et de varech. La petite fille sage est interdite de frigolos glacés,

ou d'oursins avec une unique cuillère pour tout le monde. C'est une question d'hygiène, martèlent les parents. C'est sur cette plage que, devenue adolescente, elle dévorera quantité d'oursins sans passer de vie à trépas et des frigos bien glacés qui ne tuent que de plaisir, ses premières transgressions. Plus tard, à la nuit tombée, elle ôtera son petit bikini pour ne faire qu'une avec sa mer, mais cela, ce n'est pas ton histoire petit train, c'est la mienne.

Sifflet, sifflet, un si court trajet. Le petit lève le nez pour apercevoir l'exquis petit village de...

Sidi Bou Said.

Parfois, même un vaillant petit train ne peut dépasser ses limites. Impossible de grimper la douce colline aux senteurs de fleur d'oranger. Ici, les rôles s'inversent. « Tu as fait défiler le ruban bleu de la mer, tu nous as conté de si belles histoires, prête-nous la caméra, petit train, on t'a vu enregistrer, cadrer, mémoriser. Ne n'inquiète pas, on va le filmer pour toi le village, et toi, raconte, raconte. » Et devant le petit train émerveillé, la pellicule défile. Suspendu entre ciel et ondes, le village laisse courir ses murs chaulés, blancs jusqu'à aveugler, éblouissant même la mer. Dressés vers le firmament, avec les eaux pour berceau, les murs lui volent, lui captent son bleu pour colorer les lourds portails de bois cloutés et les moucharabiehs. Jebel Manar, où brillait le feu qui rassurait les navigateurs puniques et romains. Point de fée sur le berceau du petit village, point de sorcières, mais deux hommes bienveillants, séparés par des siècles mais unis par le même amour de la beauté. Abou Said Khalafa ben Yahia el Beji et Rodolphe d'Erlanger, suspendus aux étoiles, devisent doucement et s'offusquent à la vue des hordes de touristes dépenaillés, des transistors et autre iPods qui hurlent. Eux, là-haut, entremêlent avec bonheur chants soufis et musique andalouse. Bougainvilliers et jasmins s'accrochent aux murs, y déploient parfums et couleurs. Les chats colportent rumeurs et ragots, se faufilant d'un air princier d'une demeure à l'autre. Il y a belle lurette qu'ils ne guettent plus ni souris ni oiseau. Régaliens, ils prélèvent leur impôt à chaque table. Le thé brûlant a oublié la Chine et courtise assidûment *bendoq* et *nânâ*. Les nuits d'été, éclairées par des rayons de lune, le long des murs blancs, d'effrontées belles de nuits aux pétales mauves et violettes murmurent au vent ; elles se savent belles mais jalousent les jasmins dont le parfum...

Sidi Dhrif (l'archevêché).

« Monsieur l'archevêque, je reviens chez moi, murmure courtoisement Sidi Dhrif, mais je vous en prie, prenez votre temps, n'oubliez pas votre missel. Venez, allons faire une promenade le long de la mer, près du cimetière marin où reposent mes restes. Voyez-vous, il y a très longtemps, ici même j'ai disserté avec un *roumi* comme vous, venu nous envahir. J'ai essayé de l'initier au soufisme, vous l'appeliez saint Louis. Notre confrérie aimait le chant et la musique qui montent vers Allah et, quelques siècles plus tard, c'est un

étranger qu'il a envoyé, sur la colline tout près, le baron d'Erlanger, pour que vers Lui s'élève la musique. Cela fait un moment que nous marchons, sur cette terre. Le temps prend son temps, nous sommes déjà à...

La Corniche, avant-dernière station avant le terminus, avant...

La Marsa.

La petite station balnéaire se rêve sans doute en port, mais le TGM sait parfaitement ce qu'elle lui doit. Sans lui et ses prédécesseurs qui la reliaient au Bardo, serait-elle ce qu'elle est aujourd'hui ? Lorsque les petits garçons font courir des trains entre les meubles du salon, le Bey, grâce à son jouet grandeur nature, se faisait construire une résidence d'été dans l'ancien faubourg de Megara. Les Beldi s'empressent de le suivre et la station s'enorgueillit de cette aristocratie. Mais le petit train aime avec autant de tendresse les Beldi et le petit peuple. C'est dans ses wagons qu'ils se côtoient, à peine séparés par une première classe dont la porte claque au premier coup de vent. Mais c'est au terminus qu'ils se rencontrent vraiment. Creuset de la vie sociale, de notion d'appartenance à une même cité : Salem et le Hafsi. Au Hafsi, les hommes à la djellaba blanche, fraîchement repassée, ou au costume de lin, *mechmoum* à l'oreille discourent avec les chauffeurs de taxi ou les petits artisans. Ici, plus de barrière sociale, et puis quel délice que ces après-midi entre hommes, quelles sont loin les mères, les épouses, les filles et les amantes cachées. Des après-midi sur la planète hommes, ils redeviennent les petits garçons aux yeux pleins de rêves. Ils sirotent, tous avec le même plaisir, un thé brûlant ou une Celtia bien fraîche, ils dégustent force glaces et granités chez Salem et, en catimini, iront au Saf-Saf juste avant de rentrer dîner. Leur appétit d'oiseau étonne la maîtresse de maison, mais l'œil narquois de la petite bonne a deviné bricks et sandwiches. Elle ramène à la cuisine le plat de *ganaouiya* à peine effleuré, y trempe sa miche de pain, sans le moindre dégoût, c'est qu'il y a longtemps qu'elle et Monsieur sont intimes, à l'insu de Madame, et ils peuvent bien manger dans le même plat même si ce n'est pas à la même table.

LA NOUVELLE

par Habib Selmi

(traduit de l'arabe par Françoise Neyrod)

Je m'apprête à quitter la ville pour un village de campagne, quand la nouvelle me parvient. Un moment, je reste sur place, comme interdit, je regarde autour de moi, mais sans rien voir ; puis je vais me jeter sur le canapé que j'ai acheté il y a deux jours avec l'argent que j'ai gagné à la loterie, et là, je me mets à pleurer. Au bout de quelques minutes, j'essuie mes larmes avec mon mouchoir blanc, celui que j'aime beaucoup, puis je le glisse dans la poche de mon pantalon tout en me disant qu'il y a des années que je n'ai pas versé autant de pleurs ; exactement depuis que ma mère est morte. Je regarde la valise que je viens juste de poser devant la porte ; je me lève, je la range à sa place sous l'armoire, sans la vider de ses effets, et je reviens m'asseoir sur le canapé.

J'étais heureux avant d'apprendre la nouvelle. Éveillé de bonne heure contrairement à mon habitude, j'étais resté longtemps sous la douche en fredonnant un air de la seule chanson que je connaisse, puis j'avais revêtu mon costume bleu, peigné mes cheveux ; ensuite, un long moment, j'avais observé mon visage dans le miroir comme je le fais quand je me sens bien. J'avais regardé mes lèvres, mon nez, mon menton ; puis j'avais plongé mon regard dans mes yeux grands et sombres, et encore une fois je m'étais dit qu'ils sont vraiment ce qu'il y a de mieux dans mon visage. Ensuite, j'avais rangé les affaires de toilette, lavé la baignoire, et je m'étais installé à la table ronde pour prendre tranquillement mon petit déjeuner : deux œufs durs avec du café sans sucre que j'avais bu à petites gorgées, en observant un chat noir qui essayait de grimper sur un cyprès dans le jardin.

Je tire le rideau de la fenêtre, c'est la dernière chose que je fais avant de quitter la maison – mais auparavant, évidemment, je vérifie bien qu'il ne reste pas de mégot allumé dans le cendrier – quand la sonnerie du téléphone retentit. Jamais le téléphone n'a sonné à pareil moment depuis que j'habite cette maison. Je laisse le rideau, je ne bouge pas, je réfléchis à ce qu'il

convient de faire. Je jette un coup d'œil au cyprès que le chat noir essaie d'escalader, et je décide de ne pas répondre. Je ferme vite le rideau, je saisis la valise, elle me semble bien lourde à présent, et je me dirige vers la porte ; j'espère que la sonnerie va s'arrêter, j'ai horreur que l'on m'appelle au moment où je pars. Mais elle ne s'arrête pas, elle persévère, elle insiste, on dirait que la personne au bout du fil est certaine que je me trouve à la maison. Je me sens mal à l'aise à cette idée, je reste sur le pas de la porte et je pose la valise ; si je ne réponds pas, je crains d'en éprouver une désagréable impression, difficile à supporter, je décide donc d'en avoir le cœur net, de céder à ma curiosité, car j'ai grande envie de savoir quelle est cette personne obstinée qui fait irruption dans mon existence en cet agréable matin. Je me hâte vers le téléphone, je saisis le combiné, et j'apprends la nouvelle de la mort. Tandis que mon interlocuteur me raconte de sa voix enrouée ce qui s'est passé, je me laisse tomber sur le canapé près du téléphone ; je ne lui dis rien, je revois le sentier entre la forêt et les champs de blé, la petite gare, les maisons des paysans tout au long de la rivière. En écoutant cette personne qui de temps en temps me demande si je l'entends bien, je me prends à regretter amèrement d'avoir décroché. La communication est terminée ; je regarde autour de moi, l'air absent, je déplace mon corps, devenu si lourd, et je m'étends sur le canapé. Je croise les mains, je ferme les yeux, je pense au mort.

Au début, je retrouve mes souvenirs sans difficulté : les traits de son visage, son corps, tout ce qui faisait que c'était lui. Ses petits yeux, son menton poilu, son gros nez aux larges narines, sa coiffure peu seyante avec son visage allongé, ses bras recouverts de poils noirs et drus, ses orteils dans les sandales, le manteau qu'il enlevait et pliait avec soin quand il allait s'asseoir, la serviette de cuir en permanence bien garnie, la montre qu'il mettait toujours dans sa poche... Puis, peu à peu, sa physionomie s'efface de ma mémoire ; curieusement, plus j'essaie de la retenir, plus elle se rebelle, cherche à m'échapper. Et tout à coup, je me rends compte que je ne peux pas même me rappeler la couleur de ses yeux.

J'ai un moment d'hésitation, puis je m'élance vers la table, j'ouvre le tiroir, je cherche fiévreusement la seule photographie que j'aie jamais pu obtenir de lui. Quand je l'ai trouvée, je reviens sur le canapé, je la dépose sur mes genoux, et je la contemple. Le visage me paraît bien différent de celui qui me revenait en mémoire tout à l'heure. Au bout d'un moment, je remarque que le défunt, contrairement à ce que je me figurais, était très laid ; je regarde la photographie de loin, il me semble bien qu'il y a en lui une certaine ressemblance avec un singe. Cette constatation me met mal à l'aise, j'en éprouve du mépris à mon égard, mais également de la désolation, du remords. J'ai peur de ne plus pouvoir sortir de cette douloureuse impression, alors je pose la photographie à côté de moi, et puis je la retourne.

Il se met à faire plus chaud, j'ouvre la fenêtre, je retire ma veste, mes chaussures, et je m'allonge sur le canapé. Si j'étais sorti de la maison avant

que le téléphone sonne, je serais depuis longtemps à la gare, je serais en train d'observer comme j'aime toujours à le faire le visage de ceux qui voyagent, de ceux qui sont venus les attendre, ou qui les quittent. Quand je dois partir, je vais toujours à la gare bien avant le départ du train, pour assister aux scènes de retrouvailles, d'adieux, qui suscitent en moi un plaisir inexprimable, pour entendre aussi la voix féminine qui annonce, nonchalante, l'arrivée des trains, ou leur départ. Je surveille la montre à mon poignet. Quand vient l'heure à laquelle le train devait partir, je prends la photographie tranquillement, sans la remettre à l'endroit ; je lis la date qui est inscrite au dos et, tout d'un coup, me revient le souvenir de son visage, de son expression, que je ne retrouvais plus tout à l'heure. J'en ai une joie qui m'apaise, qui dissipe mon trouble, et j'éprouve une grande envie de voir le visage du défunt. Mais je n'y succombe pas, je crains que ne m'assaillent à nouveau ces sentiments qui tout à l'heure me rendaient malheureux.

Je pose la photographie sur ma poitrine, je regarde le plafond, j'essaie de me représenter ce que la nouvelle de cette mort va provoquer comme changements dans ma vie. Le café où nous allions tous les soirs, dorénavant, je n'irai plus. Les projets que nous avions en tête ne se réaliseront pas. La maison où nous nous retrouvions secrètement pour le plaisir, plus jamais je n'irai. Les tracas, les fatigues de la vie, je serai seul à leur faire face, jour après jour.

Ces pensées troublent mon esprit, et la tristesse s'empare de moi. Je me dis que la meilleure façon de s'en débarrasser, c'est de pleurer ; alors je décide que je vais pleurer encore. Je me tiens bien droit, je concentre tous mes efforts pour me rappeler notre dernière rencontre, je suis sûr que son souvenir va aviver mes sentiments, me permettre de faire ce que j'ai décidé de faire. Un petit moment après, il se passe exactement ce que je voulais. Une larme s'écoule d'un de mes yeux, suivie immédiatement par une deuxième qui vient de l'autre œil, puis d'autres larmes arrivent, si vite que j'en suis tout surpris. Elles glissent le long de mes joues, puis, une fois sur mon menton, elles se mêlent à la morve qui coule de mon nez et tombent sur le canapé.

Une fois toutes ces larmes versées, je bâille, je remue un peu les mains, je me lève et je vais dans la salle de bains. Je m'approche du miroir, je regarde mon visage ; est-ce que mes amis vont oublier ces traits, ces expressions, quand je serai mort ? Comme moi j'oublie le visage de mon ami défunt ? La raie que j'avais tracée bien droite dans mes cheveux, après mon bain, a disparu ; et mes yeux, qui sont d'après moi ce qu'il y a de mieux dans mon visage, me font peur tellement ils sont boursoufflés. Je m'éloigne du miroir : la beauté et la laideur ne font qu'un, en fin de compte ; la limite entre elles n'existe que dans notre imagination, elle vient de ce que l'on ressent, de nos impressions.

J'ouvre le robinet, je me penche sur le lavabo pour enlever toute trace de larmes et de morve, et la sonnerie du téléphone retentit à nouveau. Effrayé, je sursaute, je me précipite à l'entrée de la salle de bains, je regarde en direction

du téléphone, je pose sur lui des yeux effarés comme si je voulais m'assurer que la sonnerie que j'entends provient bien de lui. Mais contrairement à la première fois, il ne me vient pas un instant à l'idée de ne pas répondre. Je ferme le robinet, je quitte tranquillement la salle de bains. En me dirigeant vers le téléphone, je vois le cyprès. Le chat noir qui essaie de grimper est-il un mauvais présage ? Je ne vais pas plus loin dans mon questionnement, j'avance la main vers le combiné, d'un geste assuré je le soulève, et je l'approche de mon oreille.

J'éprouve un vif soulagement, la personne qui m'appelle est celle qui m'a annoncé la mort. Je n'ai aucune envie en ce moment d'écouter quels en sont les détails, les circonstances, que mon interlocuteur me raconte avec délectation, me semble-t-il. Je pose le combiné entre mon épaule et ma tête, j'installe mes pieds sur la chaise voisine, j'enlève mes chaussettes, je joue avec mes orteils... De temps à autre me revient le souvenir de la forêt, des champs de blé, des maisons des paysans le long de la rivière ; je n'ai pu les voir aujourd'hui, peut-être à cause d'un chat noir qui essaie de grimper sur un cyprès.

BIOGRAPHIES DES AUTEURS

Née en 1975, journaliste, scénariste et écrivain, **Iman Bassalah** vit entre la France, l'Italie et la Tunisie. Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages, dont un recueil de nouvelles intitulé *Les Femmes au miel*, en 2009, et d'un premier roman, *Hôtel Miranda* (Calmann-Lévy, 2012). Fille de l'immigration de travail, ses parents sont issus de longues lignées de cultivateurs de champs d'oliviers du sud de la Tunisie.

Linah Ben Mhenni est née en 1983. C'est une cyberdissidente, blogueuse et journaliste, par ailleurs professeure d'anglais à l'université de Tunis.

Issue d'une famille aisée, elle a étudié aux États-Unis en 2008-2009, dans le cadre du programme Fulbright et a enseigné l'arabe à l'université Tufts près de Boston.

Son blog a atteint une renommée mondiale pendant la révolution de 2010-2011, et elle a souvent été considérée comme «la voix de la révolte tunisienne». Elle s'est rendue à Sidi Bouzid, le site de l'auto-immolation de Mohamed Bouazizi, puis à Kasserine. Elle figure parmi les premiers à avoir rapporté les événements qui se sont déroulés sur place. En 2011, elle a publié chez Indigène éditions, *Tunisian Girl, blogueuse pour un printemps arabe*, où elle décrit son rôle de blogueuse indépendante et de manifestante, avant et pendant la révolution.

Né en 1980 à Tunis, **Yamen Manai** vit à Paris. Ingénieur, il travaille sur les nouvelles technologies de l'information. Les éditions Élyzad ont publié en poche son premier roman *La marche de l'incertitude* (2010), prix Comar d'Or en Tunisie, prix des lycéens Coup de cœur de Coup de Soleil en France. Son deuxième roman, *La sérénade d'Ibrahim Santos* (Élyzad, 2011), a obtenu en 2012 le prix Alain-Fournier et le prix de la Bastide du salon du livre de Villeuneuve-sur-Lot.

Habib Selmi est né en 1951 à Alaâ en Tunisie. Il a publié huit romans et deux recueils de nouvelles. Il vit depuis 1985 à Paris où il enseigne la langue arabe.

Il a publié aux éditions Actes Sud : *Le mont des chèvres*, 1999 ; *Les amoureux de Bayya*, 2003 ; *La nuit de l'étranger*, 2008 ; *Les humeurs de Marie-Claire*, 2011.

Historienne et journaliste, **Monique Zetlaoui** est née à Tunis. Après sa scolarité, elle s'est installée à Paris pour suivre ses études à la Sorbonne et à l'Institut national des langues et civilisations orientales (section Inde).

Elle a publié chez Imago un ouvrage sur les minorités juives de l'Inde : *Shalom India* (2000), puis *Ainsi vont les enfants de Zarathoustra* (2003), consacré aux zoroastriens d'Iran et aux parsis. Passionnée par l'histoire de l'alimentation, elle a publié chez Actes Sud en 2009 *Exquis promeneurs entre Levant et Ponant* où, à travers mythes et religions anciennes, elle conte les voyages et la place prise dans l'imaginaire par de nombreux fruits et légumes (primé par Gourmand World Cookbook Awards en 2010). Elle a également participé au collectif *Abécédaire légumophile* (Éd. Virgile, primé par Gourmand World Cookbook Awards en 2011) et à la rédaction du *Dictionnaire de l'Inde contemporaine* (Armand Colin, 2010). Elle collabore à plusieurs magazines, dont *Qantara*, *Religions et Histoire* et *Culture Sud*.

Nouvelles de Tunisie

© Yamen Manai, Iman Bassalah,
Linah Ben Mhenni, Monique Zetlaoui
et Habib Selmi

Traductions françaises

© MAGELLAN & Cie, © Éditions Élyzad, 2012
Paris 2012

4, rue d'Alger, 1000
Tunis – Tunisie

Prison de la banlieue de Tunis.

Le « Vieux de la Montagne » est le surnom donné à Hassan ibn-al-Sabbah, chef d'une secte ismaélite et ami du poète Omar Khayyam.

Tunis-Goulette-Marsa.